

*Conventions*

REVUE TRIMESTRIELLE DE L'ASSOCIATION POUR UN JUDAÏSME HUMAINISÉ ET LAÏQUE (AJHL)

# P LURIELLES S

" LA TERRE PROMISE EST TOUJOURS DE L'AUTRE CÔTÉ DU DÉSERT " Edmond JABES

## Dans ce numéro:

EDITORIAL : Notre devoir d'ingérence.

Alexandre ADLER : Immigration et intégration des Juifs en France

### Dossier : Le cinquantenaire de la Révolte du Ghetto de Varsovie :

Annette WIEVIORKA : Le Ghetto de Varsovie, la Révolte.

Poèmes, textes.

Chajka GROSMAN : Cinquante ans après.

Israéliens et Palestiniens: Interview de Gavri BARGIL

Hubert HANNOUN: Maïmonide fils et père de l'Histoire.

SOMMAIRE COMPLET A L'INTÉRIEUR

# SOMMAIRE

<b>Editorial : Notre devoir d'ingérence</b>	1
<b>Histoire:</b>	
Alexandre ADLER : Immigration et intégration des Juifs en France	3
<b>Actuelles:</b>	
Pour une carte du racisme en France : un projet, une interview	19
<hr/>	
<b>Dossier : Le cinquantenaire de la Révolte du Ghetto de Varsovie</b>	
-Annette WIEVIORKA : Le Ghetto de Varsovie, la Révolte.	30
-Extraits de textes sur le ghetto de Varsovie.	38
-Poèmes de :	
Peretz MARKICH, Hirsch GLIK, Paul CELAN, Nelly SACHS, David SFARD	
- Chajka GROSMAN : Cinquante ans après.	61
<hr/>	
<b>Politique :</b>	
Après un an de gouvernement Rabin : Interview de Gavri BARGIL	67
<b>Culture:</b>	
Hubert HANNOUN : Maïmonide fils et père de l'Histoire	76
Rolland DOUKHAN : Emission de radio : Au carrefour de trois anniversaires	84
<b>Souvenir:</b>	
Albert MEMMI : Hommage à Maurice POLITI, un ami disparu	86
<b>Notes:</b>	
Martine TIMSIT : G. WEILLER, Israël, la Loi et la Politique.	87
Evelyne DORRA -BOTBOL : Des méandres de l'identité.	89
Courrier des lecteurs.	91

-----  
**PRIX: AU NUMÉRO : 25F - ABONNEMENT ANNUEL : 80F**

**Les textes n'engagent que leurs auteurs.**

**ASSOCIATION POUR UN JUDAÏSME HUMANISTE ET LAÏQUE (A.J.H.L.)**

**253, Avenue Daumesnil, 75012 PARIS .Tél: 40 19 99 70. Fax: 43 07 05 10**

Son objet: favoriser un judaïsme laïque et pluraliste qui respecte la diversité de des dimensions de l'identité juive: morale, culture, religion, philosophie, histoire, mémoire, traditions. Proposer une réflexion, un projet identitaire juif contemporain pleinement inscrit dans la société globale.

**CONSEIL D'ADMINISTRATION:**

Albert Memmi (Président), Violette Attal-Lefi (Vice Présidente), Elie Barenfeld, Evelyne et Daniel Botbol, Renée David, Rolland Doukhan (Secrétaire Général), Dov Fitoussi, Dany Garbarz, Albert Gabrieleff, Maurice Jastrzeb, Jacqueline London, Izio Rosenman (Secrétaire Général).

### Notre devoir d'ingérence

La Bosnie... Sarajevo... Les Bosniaques... Qui, parmi nous, prononçait ces noms il y a 12 ou 15 mois ? Il aura fallu des images terribles, des déflagrations, des flaques de sang sur des pistes de stades ou sur des trottoirs de rues, pour que, peu à peu, l'incroyable réalité se fasse jour.

Calmement, posément, à quelques heures d'avion de Paris, une population est en train d'être massacrée. Cela n'a l'air de rien, des chiffres qui tombent chaque soir au journal télévisé, et il s'agissait hier de 22 morts, d'une trentaine aujourd'hui, et demain, de combien ? Et voici même qu'on reparle de cette inadmissible épuration ethnique.

Alors, devoir d'ingérence, cela signifie quoi, à notre petit niveau d'individus, nous qui nous révoltons, assis dans nos fauteuils ?

Vous vous demandez, avec toute la culpabilisation qu'implique une réelle bonne conscience, si le devoir d'ingérence n'implique pas obligatoirement notre propre participation à quelque expédition militaire, qui, au demeurant, n'est même pas programmée. Bien évidemment, lorsque nous parlons de "devoir d'ingérence" dans les colonnes de notre revue, il ne s'agit pas de la politique de la canonière, laquelle n'a plus cours aujourd'hui. Bien sûr, je peux me souvenir de ce passé très récent qui a nom "Beyrouth", de cette ville, elle aussi martyre, durant de longues années, et que le monde, qu'on dit civilisé, a laissé s'écrouler rue après rue, vie après vie. Je peux me souvenir de notre impuissance, de notre questionnement angoissé : que pouvons-nous faire ? Oui, Beyrouth, aujourd'hui, malgré la main mise syrienne, est enfin entrée dans une paix fragile, et la pulsion de vie y a repris ses droits.

Mais dans le cas du conflit dans l'ex-Yougoslavie, ce devoir d'ingérence, pour nous juifs, relève non seulement de l'action à laquelle tout démocrate se devrait de participer, mais aussi d'un

comportement que je qualifierais d'éthique.

Rappelez-vous, c'était hier seulement. Hier, je veux parler des années 40 qui pour nous sont toujours des années d'hier. Rappelez-vous ! Des trains plombés convergeaient de toute l'Europe occupée par les nazis vers des villes qui ont perdu leur nom de villes, pour devenir des mots synonymes d'horreur. Rappelez-vous, la résistance juive de Pologne, l'Organisation Juive de Combat, la Résistance française, aussi, avaient réussi à envoyer de véritables SOS aux alliés, à Winston Churchill, par exemple. Ces messages indiquaient avec précision les horaires et les trajets des trains de la mort, l'emplacement des camps d'extermination. Bombarder ces voies ferrées aurait empêché pendant plusieurs jours les convois de passer, et probablement sauvé la vie de plusieurs dizaines milliers de juifs. Bombarder tel ou tel camp de concentration aurait coûté la vie, c'est vrai, à quelques centaines de déportés, mais aurait ralenti, même dans une faible mesure, le fonctionnement terrible de la seule machine de mort nazie. A cette époque, le devoir d'ingérence aurait dû pousser Winston Churchill à donner cet ordre de bombardement qui eut pu enrayer quelque part, sinon freiner, la machine bien huilée des bourreaux. Le Premier ministre anglais n'a pas jugé "rentable" de donner cet ordre.

Les juifs morts de Varsovie, de Birkenau, de Treblinka, de Maïdanek, ne se seraient pas élevés contre le devoir d'ingérence. Je devrais dire : continuent aujourd'hui de ne pas s'élever contre ce devoir, car nous sommes leurs légataires.

Je sais bien que l'Histoire ne se répète pas, mais à l'instar de l'Etat d'Israël qui a offert des visas à des réfugiés bosniaques et musulmans, nous devons, nous, juifs français, que nous soyons laïques ou pratiquants, nous juifs porteurs du souvenir des tragédies que nous avons subies mais aussi de cet héritage d'humanisme qui seul nous permet de travailler pour un monde plus fraternel, nous devons, chaque fois que la possibilité s'offrira à nous, manifester notre soutien à cette population assiégée, notre révolte devant ces épurations nauséabondes, en un mot, mais quel mot, nous devons proclamer notre fraternité.

## Immigration et intégration des Juifs en France

par Alexandre ADLER

Alexandre ADLER est historien et directeur de la rédaction du *Courrier International*.

---

Le problème des ashkénazims, c'est que si on les prend au début de ce siècle, ils sont extrêmement différenciés. Si on les prend, en revanche, un siècle auparavant, ils sont très proches sur une surface assez large. Et si on les prend maintenant, ils sont encore plus proches. Donc, il y a une espèce de cloche de Gauss où le point de départ est commun ; la différenciation est maximale pendant l'Émancipation : cela se retrouve en France avec les vagues successives de populations ashkénazes qui composent le Judaïsme français, en majorité jusqu'au lendemain de la guerre. Et, aujourd'hui, après l'effet de l'appartenance à la France, de

nouveau, il y a un rapprochement. Il y a quand même une très forte différenciation qui atteint son point maximum pendant les années 1930, entre ce que les parents appelaient en plaisantant les "Juifs" et les "Israélites". Les Israélites étant un groupe très profondément différent, du moins le pensaient-ils. En réalité, que se passe-t-il ? Dès le 18ème siècle, un mouvement d'émigration très important a lieu vers la France. Car les Juifs alsaciens, qui s'imaginent eux-mêmes être peut-être plus anciennement Français, ne le sont généralement pas, dans la mesure où le grand mouvement de constitution du Judaïsme alsacien est postérieur à l'annexion à la France ; c'est à ce moment là qu'un grand nombre de familles juives de la Vallée du Rhin vont vers la France, tout simplement parce que les Intendants de Louis XIV et de Louis XV sont incontestablement

plus tolérants et pratiquent une bonne administration là où les petits Princes allemands sont tyranniques.

Donc, c'est un mouvement constant qui s'opère à ce moment-là et qui va gonfler le Judaïsme alsacien et lorrain ; on le voit d'ailleurs aux noms : tous les SCHWOB, viennent de la rive gauche du Rhin ; les RASTIBONNE et les SPIRE. Le Judaïsme parisien qui commence à cette époque : Les Frères PEREIRE fondent le premier cimetière juif (ceux de l'Aide aux Aveugles) en venant de Bordeaux, parce qu'ils avaient des privilèges. Ils étaient sujets français de plein droit, puisque considérés comme Chrétiens. Les Juifs bordelais étaient des descendants de Marrannes étaient avec un statut particulier. C'est donc eux qui ouvrent le premier cimetière et la première communauté juive tolérée ; mais, il y a en fait des Juifs depuis 60 à 80 ans avant eux et là, ils viennent un peu du monde entier ; beaucoup d'Amsterdam, quelques un déjà de Pologne. Enfin, le Roi Stanislas Leczinski de Pologne, amène avec lui, comme tout noble polonais, toute une cour

d'intendants, de serviteurs juifs qui sont à l'origine du Judaïsme lorrain. C'est donc une caractéristique un peu particulière et la Ville de Metz, française depuis le 16<sup>ème</sup> siècle, a toujours eu une communauté juive qui est à la fois plus francisée que les autres et plus en rapport, comme on le voit dans les Mémoires de Glückel de Hameln, avec le reste du Judaïsme allemand. Parce que Metz est une grande place de commerce et au fond la correspondante de Francfort ; ceci, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Tous ces gens-là parlent un Yiddish occidental, jusqu'à la fin du 18<sup>ème</sup> siècle et encore un peu au début du 19<sup>ème</sup> siècle. Le père de Léon BLUM, encore à la fin Second Empire, en comprend quelques bribes. On appelle cela du Judéo-Alsacien.

Le Grand Rabbin Simon DEBRÉ a écrit un petit livre dans les années 1890 intitulé "L'humour judéo-alsacien" qui comprend d'ailleurs beaucoup d'histoires particulièrement intelligibles aux Polonais mais qui disparaissent évidemment complètement dans la solennité républicaine de la génération suivante. Ce qui opère

une véritable rupture, c'est la guerre de 1870 et le ralliement à la France, de la majorité de ces Juifs d'Alsace et de Lorraine et de leurs cousins parisiens, qui ont commencé déjà d'affluer sous le Second Empire. Tout d'un coup, en effet, la référence germanique qui avait toujours été très importante dans ce Judaïsme alsacien disparaît violemment parce que l'on est pour la France et contre la Prusse. Des petites villes des Vosges, du Territoire de Belfort, voire des villages se remplissent de synagogues parce que les Juifs du Haut Rhin ou du Bas Rhin s'installent exactement à quelques kilomètres de là. C'est le cas notamment de la famille DREYFUS qui garde des affaires à Mulhouse mais qui se déplace dans les Vosges. C'est pour cela que le Sénateur SCHEURER KESTNER sera le premier défenseur du Capitaine puisque Mathieu DREYFUS le connaissait pour affaires dans son département. La famille de Marcel MAUSS s'installe à Saint-Dié (C'est peut-être pour cela qui aurait développé un souci ethnologique chez son rejeton). Des familles de tous genres à Belfort, dans des localités aussi brillantes que

Giromanie, Fusmein ; et puis une partie des Textiles alsaciens se transporte à Besançon, à Dijon voire dans la Basse Seine : c'est l'origine des communautés juives de Rouen, du Havre où ils se mêlent d'ailleurs aux Protestants alsaciens, et bien entendu, à Paris. Cela est le début d'un grand Judaïsme alsacien et lorrain qui devient parisien et surtout qui se francise de façon agressive.

Cas typique, Léon BLUM ne parlait aucune langue étrangère ; je crois que c'était absolument une affectation conservée encore chez l'ancienne génération : n'être que Français et accessoirement, ou plutôt particulièrement, Israélite. Le Grand Rabbin Kaplan, par exemple, prononçait le nom du dramaturge Anglais "SHA-KES-PE-ARE" ; à chacun de se retrouver mais dans cette volonté farouche d'assimilation ( dont Pierre BIRNBAUM a parlé dans ce beau livre "Les fous de la République" ) qui est également d'ailleurs aussi une adhésion à la fonction publique française alors même que ce n'est pas l'origine des fortunes personnelles ; il y a cette volonté extraordinaire que PROUST a parfaitement bien vu chez BLOCH, le Racinien

ridicule qui d'ailleurs ressemble au fur et à mesure à son beau-père séfarade M. Nissim BERNARD. En tous cas, ce qui est certain c'est que les Israélites se constituent à partir de ce moment là un groupe parfaitement délimité et reconnaissable. D'une part, ils se veulent essentiellement Français. Ils ont coupé avec leurs racines de l'Est de la France. D'autre part, ils vont - et c'est une différence avec le Judaïsme français de la première moitié du 19ème siècle - rompre avec le reste du monde juif. En effet, durant la première partie du 19ème siècle, le Judaïsme français qui est dans la voie de l'assimilation est également un Judaïsme qui garde de profonds contacts, notamment avec l'Allemagne. Il y avait alors une convergence entre Juifs français et Juifs allemands, une vision assez semblable des choses. Ainsi l'Alliance Israélite Universelle bénéficie du soutien banquier de BISMARCK, B.SERVAN-SCHREIBER, mais dans l'ensemble il y a une rupture avec le monde germanique. Cette rupture se traduit même par une différence avec le Judaïsme alsacien lui-même, le Judaïsme resté en Alsace et qui entre les

deux guerres aura une évolution sensiblement différente. Pourquoi? Et bien, d'abord parce que les Juifs alsaciens ne connaissent pas la laïcité, qui devient la religion des Israélites. Ils sont dans un système allemand où ils payent un impôt séculaire pour leurs communautés religieuses. Ils sont identifiés comme Juifs beaucoup plus que comme citoyens, à la différence de leurs proches cousins devenus Français. De plus, comme toute la population alsacienne, ils s'adaptent au système allemand. A telle enseigne que le maire de Colmar, par exemple, en 1910 et durant presque toute la "Belle Époque" sera un Avocat juif, Maître Daniel BLUMENTHAL ; de même, beaucoup de Juifs se reconnaissent dans la social-démocratie allemande. Après 1918, le Judaïsme alsacien est un peu en rupture. Il est très germanisé : c'est d'ailleurs là que se développe tout un vivier de germanistes, comme André NEHER qui est de culture allemande mais aussi beaucoup plus religieux. C'est donc le rôle que jouera l'Université de Strasbourg et le Judaïsme strasbourgeois dans un certain retour religieux chez les

Ashkénazims. D'ailleurs, il a du mal, on le voit avec André NEHER, à se retrouver avec ses interlocuteurs naturels que sont les Israélites français. Et, si les Ashkénazims. s'assimilent à la France comme les Alsaciens, leur situation n'en n'est pas moins ambiguë sur ce point, comme on le voit par exemple, même chez les Communistes d'origine alsacienne: A. Billon sera architecte à Berlin pendant dix années de sa vie, avant de revenir en France, ou encore avec Jean GOL, surréaliste, qui est un poète bilingue. C'est cet aspect un peu méconnu du Judaïsme alsacien.

Il va de soi que tout ceci fait partie des cadavres dans les placards car à partir du nazisme, évidemment, cette référence allemande qui était encore si importante (par exemple chez William WEILER, mulhousien qui passe directement de Berlin à Hollywood), disparaît purement et simplement : il ne s'agit plus d'être entre la culture allemande et française.

Le débat se fait entre la France et le Nazisme. Donc ce Judaïsme alsacien bilingue et à moitié orienté quand même dans la réalité allemande disparaît. Et

aujourd'hui, nous assistons à un exode assez régulier des Juifs alsaciens vers l'intérieur, vers Paris, qui s'est opéré pratiquement de génération en génération, même s'il existe encore un noyau important à Strasbourg, mais ce n'est plus le même. Voilà pour les Juifs qui étaient au fond en France de fondation.

Viennent ensuite les vagues d'émigration. Je l'ai dit, les premiers sont les Allemands. Nous avons failli garder Karl MARX qui est resté un petit peu de temps. Paris a été la capitale du Judaïsme allemand pendant toute la première moitié du 19ème siècle. HEINE est devenu citoyen français ; sa famille est restée d'ailleurs française : ce sont les FURTADO-HEINE, puisqu'ils se sont mariés avec FURTADO, le premier Président du Sanhédrin. Ludwig BERN qui était le premier prophète de la gauche allemande de Francfort, enterré au Père-Lachaise. C'est la première tombe que le jeune Sigmund FREUD doit visiter en venant à Paris car c'était un symbole. Donc il y a encore une grande émigration allemande qui se fixe en France sous le Second Empire. Elle s'interrompt à partir de 1870

presque entièrement.

Les Juifs allemands ne représentent qu'une petite vague d'émigration ultérieure. On peut dire qu'il y en a eu un tout petit nombre après 1933. Pourquoi ne sont-ils pas restés en France ? C'est assez difficile à comprendre car en Allemagne les Juifs étaient la population la plus francophile et de loin. L'amour de la France, c'était l'amour de la Révolution française. La France était toujours citée en exemple de ce qu'il fallait faire pour l'Allemagne. On regrettait que les Juifs allemands fussent toujours plus mal traités que les Juifs français. Il y avait le fait qu'il y avait des Officiers Juifs dans l'armée française alors que les Juifs allemands ne pouvaient guère dépasser le grade de sous-officiers. Qu'il y ait des hauts fonctionnaires, des Juges, était une chose tout à fait importante alors même que les Juifs allemands dominaient les professions juridiques et médicales mais n'avaient aucun accès à l'État. Donc, ils avaient une admiration très grande pour la France. D'un coup, leur arrivée dans les années trente, leur a décillé les yeux. Dans l'ensemble le contact était mauvais.

EINSTEIN n'est pas resté. Hannah ARENDT est restée quelques temps en France et en a gardé une fort mauvaise impression (d'ailleurs toute sa prose que je n'apprécie pas vraiment éclate de francophobie, à peine retenue).

Les Communistes sont passés pour aller en Espagne mais n'y sont pas restés. Un bon nombre sont revenus, notamment en Allemagne de l'Est. Curieusement, beaucoup de Juifs allemands n'ont fait que passer pour se rendre en Angleterre et, s'ils le pouvaient, aux États Unis. C'est tout à fait frappant de voir que cette immigration a été faible. Moi-même qui en proviens, je peux dire que j'étais tout à fait isolé dans mon enfance car notre famille, ce qu'il en restait, était tout à fait ailleurs, et il a fallu les manifestations de 1968 pour que je découvre Daniel COHN-BENDIT et que je découvre aussi avec surprise que la majorité de ma classe d'âge voulait devenir des Juifs allemands... Ce dont je me félicitais tout en me gardant bien de les avertir des inconvénients que cela pouvait présenter à tous égards et au delà même de la qualification de Juif. En tous cas une immigration

faible alors qu'elle était dominante au 18ème et 19ème siècles. Cela parce que l'Émancipation allemande a fixé la population et ensuite le grand mouvement de départ s'est fait vers l'Amérique ou secondairement vers l'Angleterre. On ne sait pas bien pourquoi.

Mon idée est qu'il y a des méridiens dans le monde ashkénaze qui séparent toujours deux tempéraments. Si l'on prend le centre de la déflagration, c'est à dire la Pologne, on a le Sud qui est Hassid et le Nord (lituanien) qui est Mitnaged. On prolonge et tout est comme cela. Berlin est dans la lignée de Vilna, Pétersbourg et Moscou jusqu'à un certain point. Par contre, Kiev est tout à fait Hassidique, Odessa l'est complètement et Vienne aussi. Paris est tout à fait dans la lignée hassidique et peu dans la lignée lituanienne. C'est Londres qui a hérité des Mitnagdims sérieux. Bien entendu il y a ceux qui sont Mitnagdim à Paris et ceux qui ne se retrouveront pas dans cette idée mais il y a quelques chose de profondément galicien dans la France et il y quelque chose de profondément lituanien dans Londres. Les Juifs allemands, les Juifs berlinois qui

sont de culture lituanienne, bien entendu, même s'ils l'ont oubliée ne se sont pas retrouvés dans le Judaïsme français. Jusque là, j'ai parlé des Juifs de l'Ouest.

Maintenant, viennent les Juifs de l'Est car avant l'arrivée des Séfarades, c'était une vraie distinction, distinction d'ailleurs parfaitement arbitraire et artificielle. En effet, il n'y a pas un

Juif allemand qui tenait beaucoup à sa différence d'avec les Juifs de l'Est qui ne vint pas, en majorité en tous cas, de Pologne. C'était le cas de Berlin, de même qu'à l'ouest de Berlin. Les Juifs polonais et les Juifs russes (ils vont se différencier) viennent en plusieurs étapes. Ils jalonnent en fait les grands traumatismes de l'Histoire de l'Europe de l'Est : 1880/1882, progroms ; 1905, échec de la Révolution ; puis 1920, les suites de l'effondrement de l'Empire russe et de l'Empire austro-hongrois. Ce sont trois émigrations différentes. 1880/1900, c'est une émigration relativement plus aisée que les précédentes. Non pas qu'il n'y ait pas son cortège d'ouvriers, de petits artisans, de gens modestes mais nous sommes encore au temps où le transport terrestre est

une grande aventure et tous ne s'y risquaient pas. De surcroît, le lendemain des grands pogroms de 1880, c'est aussi le début de l'émigration de masse vers les États Unis. Donc la France n'est pas une terre d'accueil privilégiée. On commence à voir à ce moment là une immigration plus spécifiquement russe, c'est à dire de Juifs russifiés, émancipés qui essaient d'échapper au bout d'un certain temps à la vie de l'empire russe.

Après la Révolution de 1905 et autour d'elle le mouvement s'amplifie et cette fois-ci il s'élargit. Nous avons à la fois le début de cette immigration populaire et aussi beaucoup d'intellectuels russes ou Polonais, qui à cause du numerus clausus, viennent dans les universités occidentales. La vague la plus importante est celle de l'immédiate après-guerre de 1914. Et au fond, l'émigration juive russe et polonaise de cette époque vont représenter un élément démographique dominant dans le Judaïsme ashkénaze français. Ce sont des éléments de rupture importante : d'abord avec la réintroduction du Yiddish qui avait disparu, avec l'existence d'une vie communautaire qui

n'entre pas dans le cadre consistorial ; également un équilibre différent entre la pratique de la religion et l'appartenance juive. Cette émigration, surtout dans ses couches populaires, qui est déjà influencée par l'activité du socialisme bundiste en Pologne et en Russie, par le communisme peu après, est laïque quand elle n'est pas franchement anticléricale. Elle est en même temps beaucoup plus identitaire que ne le sont les Juifs, les Israélites, français. D'où un antagonisme évidemment très grand entre des Juifs qui pratiquent la religion juive mais qui ont peur de s'afficher comme tels et d'autres qui sont parfaitement à l'aise et beaucoup plus affirmés dans cette identité mais qui ne pratiquent pas. Bien sûr, on peut trouver ce portrait tout à fait exagéré, car on trouve toutes les nuances possibles et imaginables. Mais le Judaïsme consistorial commence dès cette époque à avoir de très sérieux problèmes avec cette population qui est évidemment aussi, au sens que les historiens du 19ème siècle donnaient à ce terme, une population dangereuse. C'est à dire à la fois des ouvriers, des

artisans, beaucoup de gens qui sont en mouvement sur cette vaste terre et beaucoup de gens qui viennent avec des idéologies révolutionnaires dans lesquelles le Judaïsme français traditionnel embourgeoisé se reconnaît mal. D'où, des mouvements de défense, de dénégation, qu'on retrouve dans le Rabinat, chez les Anciens Combattants, des Israélites qui ont même été des anti-Dreyfusards comme Daniel HALEVY, mais qui prennent position pour le 6 février 1934; des écrivains qui regrettent la transformation de la communauté juive en une population de métèques, et de métèques communisants, qui risquent d'attirer sur eux un antisémitisme que l'intégration que manifestait la population israélite était censée éviter. Encore que l'expérience de l'affaire DREYFUS aille directement à l'encontre de cette idée et que déjà à cette époque, un conflit mais plutôt de génération, ait opposé la communauté juive sur cette question. Toujours est-il qu'une partie de ces réactions conduira sous l'Occupation à l'UGIF, un des épisodes les plus malheureux de l'histoire de cette période, et que d'autres refuseront une telle logique. Mais enfin, on

ne peut pas dire que les deux groupes de populations, à l'exception toujours faite des uns et des autres, aient vraiment fusionné ou se soient côtoyés. Et on retrouve dans ce Judaïsme polonais d'entre les deux guerres beaucoup d'institutions, que l'on retrouve aussi aux États-Unis, des associations de villes, de pays, de villages qui restent importantes et qui assurent une solidarité; ce qui donnera la Fédération des Sociétés Juives et bien sûr l'influence du phénomène communisme.

Pourquoi le communisme rallie-t-il ces Juifs polonais beaucoup plus qu'il ne le fait en Pologne même ? A cela, l'explication est toute simple : c'est que le parti communiste a, en France, des pratiques bundistes. Non pas d'ailleurs par théorie, puisqu'il y est plutôt hostile, mais pratiquement. En effet, la nécessité d'organiser l'immigration, notamment de lui trouver une structure syndicale - qui est le premier objectif que se pose le Parti communiste et le syndicat qu'il inspire, la CGTU - amène à créer des commissions juives, à avoir une presse en Yiddish, à jouer comme il le fait pour les autres immigrations, d'un

certain sentiment identitaire, qui va d'ailleurs être un moyen d'intégration.

En même temps, par rapport au Bund qui vit encore dans la religion du Yiddish, le Parti communiste présente ce second avantage : il est assimilateur. Il pousse au fond dans les comportements culturels les parents à investir massivement l'école primaire française et le lycée. D'ailleurs ce sera un phénomène général de cette population, de s'investir énormément dans le système scolaire : autant elle n'accepte pas tout à fait les normes dominantes imposées par la société israélite de l'époque, autant elle adhère profondément à l'école laïque. Cette combinaison donne, dans les années 1930, où l'Union soviétique apparaît comme l'adversaire principal de HITLER, une forte adhésion - qui s'étiolera bien sûr. On peut retracer le point culminant en 1941-1942, au moment de la Grande Rafle, de l'effondrement des institutions du Judaïsme traditionnel français et de l'organisation de l'auto-défense, les FTP-MOI, par ces organismes qui finalement recrutent bien plus largement que le niveau d'adhésion initial au

communisme. Et bien sûr on peut retracer de 1965 à 1967, le dépérissement de ce prestige du Parti communisme ; avec des points forts, là encore : les premiers procès de 1948, l'affaire des médecins de 1952, en 1956 le retour de certains militants qui sont retournés en Pologne construire le Socialisme. Et puis, bien sûr, en 1967, la prise de position de l'Union Soviétique contre Israël, qui dans cette génération-là liquide les phénomènes de sympathie qui ont été très forts pour l'Union Soviétique - très forts, d'ailleurs aussi, pour les mêmes raisons, en Algérie après l'abolition du Décret Crémieux. A cette immigration polonaise qui est d'origine modeste et qui est plutôt liée au centre de Paris, mais que l'on retrouve aussi partout dans les régions où il y a une forte population polonaise (Lille, Valenciennes, Roubaix, dans l'Est aussi beaucoup), s'ajoute une immigration russe qui est de nature différente.

Les Juifs russes qui viennent après 1905 et surtout après 1920 appartiennent aux classes moyennes puisqu'au fond, là, le Judaïsme populaire n'a pas pu bouger, ou n'a pas voulu bouger,

ou bien a adhéré au régime soviétique. Les Juifs russes que l'on retrouve en France appartiennent plutôt aux classes moyennes aisées. Certains même, j'en ai connu dans ma jeunesse, ont eu des sympathies pour les armées blanches (qui n'en n'avaient pas pour eux) ; beaucoup, au contraire n'ont ni sympathie pour les Blancs ni pour les Rouges. C'est ce que mon grand-père appelle les Russes Roses, et qui sont en presque totalité Juifs. Par exemple, la Mejaronek, la Librairie Internationale qui importait les livres russes jusqu'à ce que la Perestroïka lui donne le coup fatal, est évidemment une invention juive ; un restaurant comme DOMINIQUE est un restaurant juif, mais russe. En fait, les Juifs russes, assimilés à la culture russe, et qui ont bénéficié du lycée russe, juste avant la guerre de 1914, (donc cette période d'ouverture de la société russe d'avant la Révolution) sont les grands défenseurs de la culture russe. On trouve ainsi une culture russe complexe qui comprend un degré d'éloignement de l'Union Soviétique et un degré de sympathie résiduel tout de même pour les Bolcheviques qui ont

émancipés les Juifs, etc. C'est donc un groupe humain, tout à fait important, dans le monde parisien.

Sans les Juifs russes, Montparnasse n'aurait pas été ce qu'il est. Sans les Juifs russes, une grande partie du cinéma, de la littérature française de cette époque n'aurait pas été ce qu'elle est. A la génération suivante, d'ailleurs, l'assimilation complète à la culture française s'opère. Mais cette bi-culturalité est très importante durant l'entre-les-deux-guerres.

Et, enfin, troisième groupe humain très important : les Juifs d'Europe Centrale ; je veux dire en fait l'ancien Empire austro-hongrois et ses alentours. Essentiellement, le gros de ces Juifs ashkénazims qui arrivent notamment dans les années 1930, et qui vont beaucoup faire parler d'eux, ce sont les Juifs roumains. Pourquoi, font-ils parler d'eux. Et bien, parce que la Roumanie est une semi-colonie française. Et les volontés assimilatrices, en tous cas associatives, de la France ont été telles que le système d'enseignement roumain de l'entre les deux guerres est calqué sur le système français. Un des résultats paradoxaux de cela, est que l'État

roumain introduit un baccalauréat et ensuite même une agrégation et un système universitaire qui sont le système français. A un moment, l'État roumain ira même jusqu'à accepter les sujets du bac français. En échange d'une telle dévotion, le Gouvernement français va imprudemment, à ses yeux, plus tard, ouvrir aux citoyens Roumains l'accès aux Universités françaises. Il se trouve que le Baccalauréat n'est pas encore fermé aux Juifs, en Roumanie (beaucoup l'ont d'ailleurs) mais par contre les universités sont marqués par le numéris clausus. La conséquence : un très grand nombre de jeunes Juifs roumains, à l'issue de leur baccalauréat, se rendent en France pour y poursuivre des Études parfois de droit mais surtout de médecine. C'est donc à propos de ces Juifs roumains, de plus en plus nombreux dans les facultés de médecine, que l'Action Française va déclencher les premiers mouvements xénophobes pour fermer les universités françaises aux métèques. Par ailleurs, les Juifs roumains, bien que fortement yiddishophones, lorsque la génération d'entre-deux-guerres accède à la culture française, se

francophonisent très vite. On a d'ailleurs un premier écrivain roumain juif de langue française, Benjamin FONDANE, qui mourra en déportation. Par la suite, après guerre encore, les Juifs roumains qui ont été relativement épargnés, toute chose étant égale, par le génocide, vont être un certain nombre à s'installer en France et à compléter cette émigration. Les autres pays sont moins représentés. Il y a bien sûr parmi ces Juifs Roumains des Juifs hongrois, puisqu'il y a les Juifs de Transylvanie, région annexée, qui sont de langue hongroise, de culture hongroise et de langue allemande parfois, mais faiblement attirés par la Roumanie. Ils bénéficient néanmoins du statut de citoyen roumain. Il y a un certain nombre de Juifs Tchèques et Slovaques mais ils ne sont pas non plus très nombreux, étant donné l'attrait qu'a exercé sur eux, encore une fois, la ligne Allemagne-Angleterre-Etats-Unis. Il y a même des Juifs de Yougoslavie, mais ce sont là des petits groupes faibles. L'essentiel est composé de l'émigration polonaise qui est un résultat des bouleversements économiques et politiques de la Pologne indépendante entre les

deux guerres, pour la dernière vague, et de Juifs polonais et Russes yiddishophones, venus avant la guerre de 1914. Tous ces groupes ont une caractéristique essentielle, c'est qu'ils ne se définissent pas comme ashkénazes. J'ai connu le terme ashkénaze pour la première fois à l'âge de 20 ans.

La définition ashkénaze/séfarade est une identité beaucoup plus tardive. Bien entendu, ils ne se définissent pas entre eux comme appartenant à un même groupe. Il y a deux identités fortes : l'identité juive et l'identité française. La caractéristique en effet de tout le Judaïsme centre-européen, de l'Allemagne jusqu'à la Russie, c'est une très forte adhésion à la France. La France est dans tous les pays d'Europe de l'Est beaucoup plus qu'un des pays d'émigration. C'est le pays qui a émancipé les Juifs, c'est celui où les Juifs ont un statut tout à fait différent. C'est aussi le pays de la culture ; culture qui, avec la Révolution française, est considérée comme un événement majeur qui sépare le monde Juif en deux périodes. Bien sûr, il y a ceux qui sont réfractaires à ce genre d'idées, mais justement ceux-là ne viennent pas en France. Donc, de ce point de vue, et par un paradoxe extraordinaire, j'avais commencé

par dire que ces groupes étaient indifférents parce qu'ils avaient vécu très différemment leur condition de Juif dans les pays de départ ; à l'arrivée, ils se retrouvent tous Français, avec des degrés très divers d'adhésion au Sionisme qui seront tous renforcés après 1967.

Mais ils sont tous Français et essentiellement à travers l'éducation. En effet, l'importance donnée dans le système laïque français, à mon avis, aux valeurs d'éducation, aux valeurs d'apprentissage du savoir, recouvre totalement les valeurs propres au milieu familial qui lui-même insistait beaucoup là-dessus. Et d'ailleurs, je crois que c'est tout à fait vrai aussi, ce n'est pas spécifique aux Ashkénazes, de ce point là, il y a une coalescence qui s'opère à travers l'école, à travers la réussite scolaire, à travers l'adhésion aux valeurs véhiculées beaucoup plus par le système scolaire français et laïque.

Voilà le portrait de ce Judaïsme ashkénaze. Il est aussi, bien entendu, très fortement, pour les mêmes raisons - faible participation religieuse, forte identité mais qui ne peut pas être maintenue - engagé dans les mariages mixtes et l'assimilation. Je n'ai pas les chiffres mais ils sont certainement très impressionnants. Sur ce plan, il y a

de toute évidence, une rupture qui s'opère et qui est marquée par les années 1960.

Les années 60, sans doute, représentent le moment de fusion déjà de tous ces différents éléments. C'est le moment où déjà des générations élevées dans l'école primaire française dominant du point de vue démographique, où l'expérience française commence à se stabiliser. C'est une communauté relativement jeune où d'autre part le fossé entre les vieux Israélites et les nouveaux arrivants commence à être arasé par précisément l'assimilation ; où le nombre de Juifs ashkénazes n'étant pas citoyens français est réduit à un tout petit nombre. J'ai encore eu un camarade au lycée dont les parents qui étaient des militants communistes s'étaient vus refuser la naturalisation par la D.S.T., parce qu'un de leurs frères était encore un colonel de la Police en Pologne, mais après 1968, l'affaire s'est réglée ; c'était vraiment les derniers. Mais c'était une idée de Juif étranger qui était majoritaire à la génération de mes parents, mais qui avait disparu à la mienne. COHN-BENDIT s'était aussi vu refuser la nationalité française, parce qu'il

en avait beaucoup fait, et puis ensuite c'est aussi la découverte d'Israël.

Je pense que je n'exagère pas quand je dis que le Sionisme était le fait d'une toute petite minorité dans les années 1950. Il était considéré comme une affaire à la fois sympathique, courageuse, qui n'était pas l'objet, même pour ceux qui étaient de culture communiste, de la condamnation à priori dont il sera par la suite en raison de l'alliance des pays arabes avec l'Union soviétique, mais qui était en même temps considérée comme marginale. Les Juifs américains d'un côté, le fait que les Juifs soient en Union Soviétique, semblait plus important pour beaucoup que l'État d'Israël qui était une sorte d'expérience. Et puis, avec la révélation de ce qu'était le communisme et avec l'enracinement, je crois, dans l'identité qui n'était plus discutée, paradoxalement c'est là que l'adhésion à Israël a commencé à être quelque chose de beaucoup plus fort et de beaucoup plus important.

J'ai le sentiment, j'avais à cette époque 16 ans, que la guerre des Six Jours a été pour toutes les générations de Juifs ashkénazes

en France à ce jour, un choc émotionnel sans précédent et qui a traversé toutes les couches de cette société. Le Parti Communiste perd d'un coup la dernière base de marque du respect. Les petits commerçants qui sont de plus en plus sceptiques, donnaient quand même pour les fêtes de la Rue de Paradis, pour la fête de l'Humanité, comme les frères DARTY. Et puis, on retrouve même des vieux Israélites, comme Emmanuel BERL, qui avait écrit d'épouvantables choses dans sa jeunesse, et qui se mettent à injurier un d'ASTIER de la VIGERIE pour des écrits à propos de NASSER, et puis Bernard FRANCK. Enfin toute cette couche d'écrivains Israélites qui n'avaient pas l'habitude d'y toucher comme les Juifs de l'Est, et qui tout d'un coup retrouve une identité à cause de la défense d'Israël.

Je crois donc que 1967 a été le moment d'achèvement de fusion. Alors aujourd'hui, je pense que le sentiment juif est à la fois beaucoup plus important chez les Juifs Ashkénazims qu'il ne l'était au lendemain de la guerre, paradoxalement ; de même que la conscience de ce qu'a été le

génocide, dont on parle très peu. En même temps, aussi étonnant que cela soit, par contre le sentiment ashkénaze a complètement disparu. D'ailleurs, il n'a jamais existé, il n'avait donc pas lieu d'être. Autant j'entends beaucoup parler de l'identité séfarade tous les jours, autant je pense que l'identité ashkénaze, en dehors de la cuisine, ou d'un certain nombre de choses de ce genre, n'a pas une très grande force ; une identité juive importante, oui, mais une identité ashkénaze, je n'en suis pas sûr. Ce n'est pas une question de nombre, c'est aussi une question de définition. Je me retrouve très bien avec une certaine forme d'identité ashkénaze, mais au fond elle est déjà quelque chose d'éloigné. Car la référence, je pense au monde ashkénaze de la Pologne et de la Russie, est elle-même un mythe qui a été retransmis. Mais il n'est pas quelque chose de vécu.

Ce qui est vécu par les Juifs ashkénazes en France, c'est l'appartenance à un pays, les difficultés de l'assimilation, c'est Vichy. La grande identité probablement des Ashkénazes, c'est Vichy. C'est à dire qu'au fond, pour moi, la première

éducation juive que j'ai eue de mes parents, je ne sais pas si c'est un cas particulier, c'est de connaître tous les noms des collabos, des acteurs qui avaient été mêlés à la collaboration. On m'a appris "souviens-toi d'Amalek" ; après, j'ai même eu des cours sur l'affaire DREYFUS. Mais pas tellement sur l'identité ashkénaze ancienne, à mon avis. Enfin, ce ne sont là comme toujours que des notations en tous genres et qui comportent une grande part d'expérience personnelle qu'il faudrait analyser. Mais il me semble que la grande expérience qui a fait les Juifs Ashkénazims, c'est Vichy où on s'est d'ailleurs retrouvés tous ensemble.

CONFÉRENCE faite à l'AJHL  
le 26 janvier 1993 -

## **Une carte du racisme en France.**

*Nous avons conçu, à "Plurielles", l'ambitieux projet de dresser une carte du racisme en France. Curieuse idée, me direz-vous, et peut-être est-il difficile d'apercevoir de prime abord l'utilité d'un tel projet.*

*Le racisme reste, dans notre pays, un des mots et un des maux les plus sujets à des ambiguïtés de comportement. Je ne veux pas parler, ici, du comportement du raciste de base, que ce soit celui qui se trouve indisposé par les odeurs, ou ceux qui déterrent des cadavres, poussés par l'extraordinaire courage qu'il faut avoir pour cela. Non, je veux parler de la masse de citoyens, pas très documentés, qui pensent, souvent à juste titre, que la France est un beau pays tempéré dans son climat comme dans ses passions politiques, mais qui pensent aussi, parfois à tort, que la France n'est qu'une douce France, un hâvre d'accueil où "tout le monde il est bon, tout le monde il est gentil". Ce que, sans vouloir nous cacher derrière notre petit doigt, nous ne pensons pas.*

*Nous avons donc eu l'idée d'analyser, de photographier, dans la mesure de nos moyens, le visage du racisme, sa présence, son importance, mais aussi l'importance des forces qui le combattent, dans la plupart des grandes villes*

*de France. Evidemment, comme notre véritable richesse réside surtout dans la fidélité et le choix des valeurs de nos lecteurs, nous aurons besoin, pour mener à bien ce projet, de votre sagacité, de vos observations, de vos témoignages, en un mot de votre mobilisation pour cette radiographie de dépistage de ce cancer de notre temps.*

*Notre ami, Rolland Doukhan, de passage à Marseille a eu l'occasion de rencontrer, dans cette perspective, deux représentants de cette nombreuse communauté. Il s'agit de Jocelyn Zeitoun, Président du CRIF de la région Marseille-Provence, et de Robert Mizrahi, Président du FSJU, vice-président du CRIF, et vice-président du Consistoire.*

*Il leur a posé à tous deux sensiblement les mêmes questions. Voici un compte-rendu le plus fidèle possible de ces deux interviews, compte-rendu dont nous nous excusons auprès des deux personnalités interrogées, s'il ne reproduit pas le mot à mot de leurs réponses. (Nous indiquerons Rolland Doukhan par les lettres R.D., Jocelyn Zeitoun, par J.Z., et Robert Mizrahi par R.M.)*

## INTERVIEWS SUR LE TERRAIN

**Rolland Doukhan : Comment ressentez-vous la présence du Front National dans votre région, je veux dire Marseille et la Provence ?**

**Jocelyn Zeitoun :** Bien entendu, la présence du FN est un problème d'ordre national, mais il est ressenti plus fortement dans la région Marseille-Provence, compte tenu d'une part, du fort pourcentage de population immigrée, je veux dire surtout arabo-musulmane, qui y vit, et d'autre part, des importants problèmes économiques liés à l'emploi, dont souffre la région.

**Robert Mizrahi :** Dès 1974, interrogé par le journaliste de Dominique Laury, j'ai prédit une dangereuse remontée de l'antisémitisme, à l'occasion des élections présidentielles pour lesquelles Le Pen était candidat. Son score de l'époque (environ 0,69 %), semblait s'inscrire en faux contre mes craintes. Il se trouve que, dans les années qui ont suivi, et à l'occasion des différentes élections qui se sont succédées, les calculs de Le Pen qui pensait bien monter son fond de commerce sur fond de présence des travailleurs maghrébins dans la région, se sont trouvés justifiés. C'est vrai que lors des législatives de 1988, la liste du FN a été battue largement, mais en 1989, ni la droite traditionnelle (Gaudin), ni l'apolitisme nuancé de Vigouroux n'ont mené de véritable combat contre l'extrême-droite, lors des municipales à Marseille.

**J.Z. :** La présence du FN a été surtout ressentie l'année dernière, lors des élections cantonales et régionales, parce que leur mode de scrutin à la proportionnelle, allait évidemment donner des sièges au FN au sein d'instances importantes comme le Conseil Régional et le Conseil Général, instances qui ont une influence directe sur notre vie de tous les jours. Nous avons donc ressenti ces élections comme la source de grandes difficultés à venir, d'autant que l'année précédente, il y avait eu un certain copinage entre le Président du Conseil Régional et cette partie de l'extrême-droite.

**R.D. : Un copinage de quelle nature ?**

**J.Z. :** Tout le monde sait que, depuis 7 ans, Mr. Gaudin avait été élu avec l'appui du FN. Il est vrai que, durant son mandat, Mr. Gaudin a réussi à naviguer habilement dans ces eaux troubles, et que la communauté juive n'a pas enregistré de problèmes particuliers à son encontre.

Avant les élections de l'an dernier, nous avons été voir Mr. Gaudin, et nous lui avons clairement signifié notre position quant au FN. Sa réponse et sa position ont été très claires. Il n'a pas été élu avec les voix du FN, et celui-ci est aujourd'hui dans l'opposition au sein du Conseil.

**R.D. :** Avez-vous noté des réactions dans la communauté juive devant le racisme qui frappe les autres communautés, et essentiellement la communauté arabo-musulmane ?

**R.M. :** C'est vrai que, personnellement, je pense et je crois que lorsque le racisme lance une première attaque contre les arabes, les africains ou contre n'importe quelle autre communauté non vécue comme "française de souche", le deuxième coup est toujours réservé aux juifs. Seulement, depuis longtemps, j'ai l'impression que de crier dans le désert. Il faut dire que c'est un réflexe humain très répandu de ne se mobiliser que dans les occasions qui vous touchent personnellement. Je me souviens d'avoir moi-même participé à une manifestation en faveur de Solidarnosc, pour une plus grande démocratie en Pologne. L'ami qui marchait à mes côtés sur la Canebière, me dit soudain : est-ce que tu te rends compte que nous sommes en train de manifester pour un des pays les plus antisémites du monde ? Eh ! bien, j'ai fait encore 10 mètres et je suis sorti du défilé. Je crois que c'est le même type de réflexe qui anime nos juifs originaires d'Algérie, de Tunisie ou du Maroc, lorsqu'on leur demande de faire quelque chose pour aider ceux qui, bien que souffrant du même ennemi que nous, restent pour eux, "ceux qui les ont chassés de leurs maisons".

Je dois dire, cependant, que la tendance commence à s'inverser.

J.Z. : Je vais, pour ma part, nuancer un peu le propos. Il faut savoir que la communauté juive se porte d'instinct aux côtés des opprimés. Il y a quelques jours, nous avons participé à un appel pour la Bosnie. Les juifs se sont manifestés de façon importante à ce sujet. Aucun juif ne peut se réjouir de voir un arabe insulté, frappé ou tué, parce qu'il sait que demain, ce serait à son tour de l'être.

**R.D. : Avez-vous, au cours de cette période électorale, pu organiser des actions conjointement avec les autres communautés ?**

J.Z. : Je dois dire, pour ma part, que nous avons mené, plusieurs mois avant les élections, une véritable campagne civique pour l'inscription sur les listes électorales, non seulement auprès des membres de notre communauté, mais aussi auprès des autres communautés (arménienne, maghrébine), et auprès de mouvements associatifs. Nous avons rencontré leurs responsables politiques, et cette action a porté ses fruits, puisque beaucoup de jeunes, surtout, sont allés s'inscrire. Notre attitude a même fait tache d'huile dans le reste de la Provence, et même en France, puisque nous avons même fait un colloque à Paris sur cette question.

Notre action a été claire : rencontrer des responsables politiques, de droite ou de gauche, avec le même discours, à savoir : pas d'appui pour quiconque manifesterait la moindre velléité d'accord, fut-il un accord de gestion, avec le FN. Nous avons aussi contacté personnellement les électeurs, ce qui a demandé des centaines et des centaines de coups de téléphone. Et l'extrême-droite a été battue.

**R.D. : Quel pourcentage accordez-vous au FN en Provence/Côte d'Azur ?**

J.Z. : Le pourcentage est probablement assez fort. Il reste que tous les sondages qui donnaient la première place à Maigret se sont trompés, puisqu'il a été bel et bien battu, arrivant en 3ème position derrière Tapie et Gaudin. Et la communauté juive, qui représente

quand même 10% des voix à Marseille et sa banlieue, n'a pas été étrangère à cette victoire. C'est vrai qu'il y a un courant antisémite, mais il serait faux de croire qu'il submerge l'ensemble de la population.

**R.M. :** Le pourcentage du FN à Marseille varie évidemment selon les arrondissements. Sa présence, par exemple, est quasiment nulle dans le 2ème. Dans le 8ème arrondissement, où pourtant ne vivent pas les Beurs, on note une plus grande présence des idées lepennistes. Mais là où le FN est le plus fort, c'est dans les quartiers populaires comme les 15ème et 16ème arrondissements. On atteint là des chiffres de l'ordre de 32 à 33%.

**R.D. :** Peut-on parler, devant cet état des choses, d'une prise de conscience commune du même ennemi raciste ?

**J.Z. :** Absolument ! Comme je vous l'ai déjà dit, nous avons contacté la communauté arménienne qui, bien qu'assez divisée, est suffisamment motivée au plan de la lutte antiraciste pour nous réserver un accueil favorable. De même, la communauté maghrébine, aux prises avec ses propres problèmes d'intégrisme, a cependant compris que nous avions le même ennemi. Je dois dire que nous avons évidemment mis de côté le problème israélien. Mais ils ont ce sentiment qu'on retrouve dans une même famille lorsqu'un des membres de la famille semble avoir mieux réussi que l'autre. C'est vrai qu'au niveau de l'intégration, les juifs ont bien une ou deux générations d'avance sur eux, mais malgré tout, cette intégration est en marche, et c'est cela l'important.

**R.D. :** Ceci m'amène à vous demander votre avis sur les projets de modification du code de la nationalité.

**R.M. :** Vous savez, tous les responsables politiques prennent

aujourd'hui en compte le fait que les beurs sont des électeurs réels, possédant leur carte de citoyen. C'est là une réalité incontournable, quoi que puissent en penser la grand-mère à qui on a chapardé son sac ou l'automobiliste à qui on a volé son autoradio. Tout cela va doucement se mettre en place...

**R.D. :** Je pense quant à moi que les choses seront plus claires quand on appellera un voleur, voleur, et non maghrébin.

**R.M. :** Absolument de votre avis !

**R.D. :** Et vous, monsieur Zeitoun, votre opinion sur cette question du code de nationalité ?

**J.Z. :** Ecoutez, je demande à voir. Comme tous ceux qui ont une formation républicaine, je suis un peu inquiet devant ces distinguos entre qui est français et qui ne l'est pas, droit du sang, droit du sol, etc... Je crains des dérapages. C'est vrai qu'il y a un problème devant l'immigration clandestine, et que; là encore, il faudra trouver des solutions viables, mais, en tout état de cause, les choses ne sont pas encore claires. Il faut attendre et voir.



**Paul CELAN,**  
**"FUGUE DE MORT"**

*Lait noir de l'aube nous le buvons le soir  
nous le buvons midi et matin nous le buvons la nuit  
nous buvons nous buvons  
nous creusons une tombe dans les airs on n'y  
est pas couché à l'étroit  
Un homme habite la maison il joue avec  
les serpents il écrit .....  
il écrit cela et va à sa porte et les étoiles  
fulminent il siffle ses dogues  
il siffle pour appeler ses Juifs et fait creuser  
une tombe dans la terre  
il ordonne jouez et qu'on y danse*

*Lait noir de l'aube nous te buvons la nuit  
nous te buvons midi et matin nous te buvons le soir  
nous buvons nous buvons  
Un homme habite la maison il joue avec les serpents il écrit  
il écrit quand vient le sombre crépuscule en  
Allemagne tes cheveux d'or Margarete  
Tes cheveux de cendre Sulamith nous creusons  
une tombe dans les airs on n'y est pas couché  
à l'étroit  
Il crie creusez la Terre plus profond vous les  
uns et vous les autres chantez et jouez  
de son ceinturon il tire le fer il le brandit ses  
yeux sont bleus  
plus profond les bêches dans la terre vous les  
uns et vous les autres jouez jouez pour qu'on  
y danse (.....),  
(Pavot et mémoire,  
Christian Bourgois, éditeur)*

*CINQUANTENAIRE DE  
LA REVOLTE DU GHETTO  
DE VARSOVIE*

Les poèmes qui suivent sont extraits de:

## "LE MIROIR D'UN PEUPLE"

(Anthologie de la poésie Yiddish, 1870-1970)

Textes choisis, traduits et présentés par Charles DOBZYNSKI.

### **Peretz MARKICH :**

"Né le 7 décembre 1895 à Polnoé (Volhynie), exécuté le 12 Août 1952. Il commença, dès l'âge de quinze ans, à écrire des poèmes en russe. Il reçoit pour son oeuvre, en 1939, l'Ordre de Lénine, alors que son étoile ne cesse de briller au zénith des littératures soviétiques. Victime des répressions qui allaient décimer toute une génération et toute une culture, sa disparition tragique marque la fin de l'âge d'or des lettres Yiddish en Union soviétique."

#### *"Lévi, sculpteur sur bois" (extrait)*

*'Les bourreaux ont poussé Lévi vers le moulin,  
Ils l'ont forcé à prendre une pelle. La nuit  
Se balançait ainsi qu'un pendu sous la corde.  
Un orchestre jouait Kol-Nidre dans les ailes  
Du moulin. Les chacals au milieu des ténèbres  
S'interpellaient, d'un cri dominant d'autres cris,  
Et du clavier des ossements tirant des notes.  
On eût dit que de ce moulin d'âmes en peine  
Sur l'ordre d'un démon s'élevait un concert  
Diabolique. La terre était rouge de sang,  
Et l'horizon semblait noir d'un désastre obscur.  
Les ailes du moulin se tendaient dans l'espace  
Pareilles à des mains sombres nouées à l'air.  
Lévi ne comprend pas pourtant ce qui se passe,  
Lévi ne comprend pas le mal né de l'enfer.  
C'est comme si Satan surgissait en ce monde  
Ou si le monde était possédé du Dibbouk.' (.....)*

**Peretz MARKICH :**

*'Les amants du ghetto'*

(*extrait*)

*Frénésie pour le sang et le vin. La nuit tombe  
Soudain sur le ghetto : c'est la nuit du bourreau -  
La dernière peut-être ? Un tumulte déferle  
Comme si chaque corps présentant l'holocauste  
Se déchaînait alors en un torrent charnel.  
Quand des membres liés la souffrance ruisselle  
Les sens s'éveillent, déchirés, de leur torpeur.  
Et les yeux du ghetto, flamboyantes prunelles,  
Telles des roses sur l'ordure vont fleurir.  
Et l'on veut, deux à deux, s'enlacer pour mourir,  
Et franchir, embrassés, le fleuve de la mort  
L'un portant l'autre au cou pendu comme une pierre  
Afin de sengloutir plus vite dans la tombe.  
Et voici qu'à travers les pièges, les fossés,  
La menace partout des chasseurs à l'affût,  
Brisant l'étau de fer des enclos barbelés  
Se lèvent au ghetto les amours souterraines.'*

# Le Ghetto de Varsovie : la Révolte

par Annette WIEVIORKA

Annette WIEVIORKA, est Historienne, Directeur de Recherches au CNRS,  
Dernier ouvrage paru : Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli (Plon,  
1992)

---

Le 19 avril 1943, à six heures du matin, les troupes du général S.S. Stroop pénètrent dans le ghetto. Elles doivent effectuer, selon les termes même du général S.S., un "un nettoyage de ce qui reste du ghetto"

Le "nettoyage" devait durer trois jours. Il dura trois semaines. Ce fut la première insurrection dans une ville de l'Europe occupée par les nazis.

## Les débuts du ghetto

En septembre 1939, l'occupant allemand avait pénétré à Varsovie où habitaient avant la guerre 393 000 Juifs, un tiers de sa population. Très vite sont mises en application diverses mesures contre les Juifs - "aryanisation" des entreprises, concentration des Juifs dans les grandes villes, établissement d'un Conseil juif, le *Judenrät*, pour chaque communauté, obligation du port, sur la manche droite du vêtement, d'un brassard blanc d'au moins dix centimètres marqué d'une étoile de David bleue, confiscation des biens, interdiction d'user des transports publics, de posséder un poste de radio, travail forcé.

Dès le mois de mars 1940, la zone de résidence des Juifs de Varsovie est désignée comme "zone d'épidémie", et le *Judenrat* chargé d'en barrer les voies d'accès par des murs. Le 12 octobre 1940, la veille de Yom Kippour, le jour du Grand Pardon, que les Allemands annoncent par haut-parleurs la création de ce qu'ils continuent et ne cesseront d'appeler un "quartier juif", en fait un ghetto, comme ils en ont déjà établi à Piotrkow à Lodz, rebaptisée Lizmannstadt. La municipalité de Varsovie et le *Judenrat* sont chargés de procéder au relogement, car la décision s'accompagne d'énormes transferts de population : 113 000 Polonais et 138 000 Juifs selon des statistiques allemandes doivent rejoindre dans de brefs délais leurs "quartiers" respectifs.

On construit de nouveaux murs, hauts de trois mètres et couronnés de barbelés et hérissés de tessons de verre . Le 16 novembre, le quartier est bouclé. " *Nous nous sommes couchés habitants du quartier juif, et le lendemain nous nous sommes réveillés dans un ghetto fermé, un ghetto auquel il ne manque aucun détail* ", écrit Kaplan. La population du ghetto s'enfle. On y déporte les Juifs de bourgades environnantes, puis d'Allemagne, de Gdansk, d'Autriche. Ce sont 150 000 réfugiés qui affluent. Des milliers d'entre eux errent, sans abris, ou s'entassent dans les immeubles. La faim se fait terrible et le typhus fait rage. Entre janvier 1941 et juillet 1942, 61 000 personnes en meurent.

Et pourtant la vie s'organise, une vie multiforme où les militants sociaux tentent d'aider les leurs en organisant des dispensaires, des orphelinats, des centres pour les réfugiés, des cantines populaires, et surtout tout un réseau de comités d'immeubles, plus de 2000 dès septembre 1940, qui organisent l'entraide et les activités culturelles, et qui, quand le ghetto sera assiégé, construira des abris, des écoles religieuses ou laïques. Les offices religieux sont célébrés clandestinement. Des *yeshivoth*, fonctionnent, ainsi que des bibliothèques, des théâtres, une faculté de médecine clandestine où sont menées des recherches systématiques sur les effets de la faim. Mais surtout, phénomène unique dans l'histoire, le ghetto écrit, le ghetto archive. Beaucoup de ceux qui tiennent leur journal, tels Chaïm Kaplan ou Abraham Lewin, sont membres des équipes mises sur pied par Emmanuel Ringelblum dans le cadre de son vaste projet d'archivage de la vie du ghetto.

Enseignant, militant sioniste, Emmanuel Ringelblum est un historien confirmé. Très vite, il rédige sa propre chronique de la vie des Juifs de Varsovie, puis constitue des équipes chargées de rassembler tout ce qui concerne le ghetto. C'est l'*Oneg Shabbat*, l'allégresse du Shabbat, nom qu'il donne à ces archives et à cette organisation de résistance d'un type spécial. Très tôt conscient de la volonté exterminatrice des Allemands, le travail de Ringelblum devient un acte historique pur, une adresse à la postérité. Deux parties des archives, placées dans des bidons de lait avant d'être enterrées, ont été retrouvées en 1946 et 1950. La troisième est probablement perdue à jamais. Les documents qu'elles contenaient ( presse clandestine dans sa quasi totalité, correspondance et matériaux des organisations politiques, documentation sur l'Organisation juive de combat) sont une source majeure pour l'histoire du ghetto. Ainsi, la tâche qu'il s'était fixé impliquait qu'il restât avec son peuple. Pour témoigner, pour rédiger ce qu'on peut appeler le testament du ghetto, si on prend le mot testament

dans son sens propre, celui de l'alliance.

La vie politique s'organise elle aussi, cruellement handicapée par le fait que les élites politiques de l'avant-guerre ont quitté Varsovie et rendue difficile par la terreur que font peser les nazis. Les groupes les plus actifs sont les groupes sionistes, ceux du Bund et les communistes quand l'hypothèque du pacte germano-sovétique est levée. Tous publient une presse clandestine, qui ressemble beaucoup à celle de l'avant guerre. Les articles reprennent souvent la ligne du parti sioniste ou bundiste, répétant mécaniquement les vieilles formules idéologiques sans examiner si elles sont adéquates à la situation nouvelle. Les polémiques font rage, auxquelles s'ajoutent de nouvelles divisions sur les objectifs de l'action : action sociale ? culturelle ? politique ? Jusqu'à ce qu'arrivent les premiers rapports sur le meurtre de masse des Juifs, aucun plan de résistance armée n'est élaboré, même au sein des mouvements de jeunesse qui deviennent très vite les forces vives de la Résistance, mais qui sont surtout préoccupés par la survie spirituelle de leurs membres, animés qu'ils sont par la certitude que, la guerre finie, ils conduiront les destinées de leur peuple.

Les premières nouvelles sur le meurtre de masse sont apportées au ghetto à l'automne 1941 par un homme venant de Wilno. D'autres nouvelles régulièrement parviendront par messagers . Pour Yisraël Gutman, le meilleur spécialiste de l'histoire du ghetto, ces nouvelles causent un choc, mais les massacres décrits par les messagers qui atteignent Varsovie sont perçus comme une vague de pogroms d'une particulière violence, qui n'a pas nécessairement d'implication pour les Juifs de Varsovie. Le témoignage détaillé que donne en janvier 1942 Yakov Grojanowski, une jeune Juif échappé du *Sonderkommando* de Chelmno, puis en avril 1942, celui de deux frères, militants du Betar, racontant la déportation des habitants du ghetto de Lublin, rencontrent le scepticisme. *" Il est difficile, écrit Marek Edelman, aujourd'hui le seul survivant du groupe qui dirigea l'insurrection, pour un homme normal de comprendre qu'on puisse assassiner des gens parce qu'ils ont d'autres couleurs d'yeux et de cheveux et parce qu'ils ont une autre origine"* . Pourtant, ces nouvelles modifient l'attitude des groupes politiques. On parle de les unifier; on évoque la possibilité d'une lutte armée.

## La liquidation.

A l'été 1942 débute l'*Aktion Reinhardt*, dont le but est de faire disparaître les Juifs du Gouvernement général. A cet effet, trois centres de mise à mort, selon la terminologie de l'historien Raul Hilberg, ont été aménagés, ceux de Belzec, Sobibor et Treblinka. Le matin du 22 juillet 1942, veille du 9 Av, jour de commémoration de la destruction des deux Temples, les murs du ghetto sont placés sous la garde des "bleus", c'est à dire de la police polonaise, et de troupes ukrainiennes, lituaniennes et lettones. Höfle, chargé de la liquidation du ghetto, et ses aides se rendent au siège du *Judenrat*. Pour contraindre le *Judenrat* à signer l'affiche qui annonce la "réinstallation des Juifs", selon l'expression utilisée par les nazis, et dont l'organisation technique lui incombe, les Allemands ont arrêté seize personnalités juives qu'ils détiennent en otage. L'affiche sera apposée, mais elle ne sera pas signée, comme les autres avis, par le président du *Judenrat*. Le 23 juillet, Adam Czerniakow se suicide. Il laisse un mot à sa femme : *"On veut que je tue de mes propres mains les enfants de mon peuple"*.

Le service d'ordre juif est chargé de conduire les Juifs sur l'*Umschlagplatz*, le lieu où ils sont concentrés avant d'être déportés. Au rythme de 5 à 7000 déportés par jour, le ghetto se vide. Les Juifs sont conduits sur l'*Umschlagplatz*, gardée par des troupes S.S. et par la police juive, où a été aménagée une gare d'où partent les trains pour le centre de mise à mort de Treblinka, à 120 kilomètres. La déportation a duré sept semaines. Le 12 septembre 1942, quand elle se termine, il reste dans le ghetto 33 400 Juifs. 8000 ont réussi à passer du côté "aryen". Ont été en principe épargnés les Juifs qui travaillent dans l'administration du *Judenrat* ( 6000 personnes ), dans la police juive, ou dans les ateliers installés par les firmes allemandes. S'y ajoutent une trentaine de milliers de clandestins. 265 000 à 310 332 Juifs déportés de Varsovie, selon les diverses estimations, ont été gazés dès leur arrivée au camp de Treblinka.

Si l'on en croit Yisrael Gutman, le population du ghetto, à l'exception d'une poignée de militants, n'a jamais compris la signification de la déportation, ni la destination des transports. La vérité réelle de la "réinstallation", c'est à dire la nature de Treblinka, n'apparaît qu'après que la destination ait été découverte à la mi-août grâce à un émissaire du Bund, Zalman Friedrich, envoyé sur les traces des déportés, qui a pénétré lentement dans le ghetto. Aucun acte de résistance violente ne marque la

grande déportation, pour des raisons multiples : l'ignorance et l'incertitude sur le sort qui attend les évacués, la croyance dans le fait que les Allemands ne déporteraient qu'une fraction de la population, croyance renforcée par les rumeurs constantes annonçant la fin de la déportation, enfin, la violence qui annihile toute force, chez des hommes et des femmes dont la capacité a déjà été affaiblie par l'isolement, la faim, la mort qui depuis deux ans hantent le ghetto.

Après les déportations, le ghetto est réduit à quatre enclaves, séparées par des *no man's land*. Toute la population en principe y travaille dans des ateliers. Ce qui reste du ghetto est devenu un camp de travail.

L'état d'esprit a changé. Alors que pendant la déportation, chacun était concentré sur la propre survie ou celle de ses proches, les Juifs réalisent maintenant leur situation. La certitude est maintenant ancrée chez beaucoup que le fait de se livrer aux Allemands n'accorde pas la survie. L'idée d'une résistance armée croit.

En octobre 1942, après plusieurs tentatives, l'entente est pleinement réalisée entre les différentes organisations politiques. L'Organisation juive de combat est née. Ses dirigeants ont vingt ans. A sa tête, un dirigeant de l'Hashomer Hatzair, Mordekhai Anielewicz, alors âgé de 24 ans. " *Il mesurait exactement les chances de ce combat inégal, écrit Emmanuel Ringelblum. Il prévoyait la destruction du ghetto et des échoppes. Il était certain que ni lui, ni ses combattants ne survivraient à la liquidation du ghetto, qu'ils périraient comme des chiens, sans feu ni lieu, et que nul ne connaîtrait même l'emplacement de leur tombe.*"

Les premières opérations, l'OJC les mène contre la police juive, en représailles contre son attitude pendant les déportations, contre les membres du *judenrat* proches des Allemands, contre des Juifs agents de la Gestapo. Szerynski est blessé, et Jacob Lejkin, son adjoint, qui avait fait preuve d'un zèle particulier, exécuté le 29 octobre 1942. Le lendemain, une affiche est apposée par l'OJC annonçant des condamnations à mort et l'imminence de l'exécution. Dans le même temps, l'OJC appelle les habitants à se soustraire aux éventuelles arrestations. Ils commencent donc à installer des caches, des abris, le plus souvent dans les caves des immeubles.

Le 18 janvier 1943, le ghetto s'éveille comme à l'habitude. Les ouvriers qui travaillent à l'extérieur trouvent les sorties bloquées et distinguent des déplacements de soldats et de gendarmes de l'autre côté

du mur. A sept heures trente, les unités allemandes pénètrent dans le ghetto. C'est le début de la seconde *Aktion*, que nul dans le ghetto ne soupçonnait. En effet, deux jours après sa visite au ghetto, Himmler a donné l'ordre de déporter 8 000 Juifs. 3000 d'entre eux sont pris le premier jour par effet de surprise. Mais l'OJC décide d'agir. Un groupe, commandé par Anielewicz, se dispose le long d'une colonne menant à l'*Umschlagplat*. Au signal, ils surgissent de la colonne et ouvrent le feu. Lors de ce court combat, des Allemands sont blessés et tués. La surprise chez les Allemands est totale, d'autant que d'autres groupes agissent par surprise pratiquant une sorte de guérilla, rendue possible par la connaissance des lieux.

Les habitants du ghetto se terrant dans les abris, les rues sont désertes. Au quatrième jour, l'*Aktion* se termine.

Le baptême du feu du 18 janvier 1943 marque une rupture. Si les pertes sont lourdes ( les quatre cinquième des membres de l'OJC disparaissent), l'*Aktion* n'en a pas moins été stoppée et le changement est manifeste chez les habitants du ghetto. L'idée que toute résistance entraînerait la liquidation du ghetto a disparu. Une partie de la presse clandestine de la résistance polonaise décrit les combats de janvier et exprime son admiration pour les combattants juifs. L'OJC reçoit alors quarante-neuf nouveaux revolvers et décide de fabriquer des cocktails molotov. Il est maintenant clair pour les Allemands que les Juifs ne quitteront plus de leur plein gré le ghetto de Varsovie

### **La révolte.**

Le 19 avril 1943, à deux heures du matin, les premiers rapports des postes de gué installés par l'OJC indiquent que des gendarmes allemands et des policiers encerclent le ghetto. C'est l'alerte pour tous les groupes de combat. La population civile se cache dans les bunkers, les caves, les réseaux de souterrains aménagés à cet effet.

A cinq heures du matin, par petits groupes, les Allemands pénètrent sur les terrains vagues qui entourent le ghetto. A sept heures, en rangs serrés, au pas cadencé, ils avancent en deux colonnes dans les rues apparemment désertes du ghetto central. L'une, qui avance en chantant, est attaquée, obligée de battre en retraite, en abandonnant des blessés. La seconde tente d'installer son quartier général au croisement des rues Mila et Zamenhof. C'est alors que les groupes de combat ouvrent un feu concentré. Les Allemands essaient de s'enfuir, mais la route est coupée. A 14 heures, il n'y a plus un seul Allemand dans le ghetto. La victoire est

totale pour l'OJC.

Le lendemain, les combats reprennent. Le général Stroop a modifié la tactique. Il s'agit désormais de conquérir les maisons une par une, de les incendier pour contraindre les combattants à se rendre.

Les combats se poursuivent encore pendant plus de quinze jours. Le 8 mai 1943, le commandement de l'Organisation juive de combat, le bunker du 18 rue Mila, est encerclé par les Allemands. Personne ne souhaite se rendre vivant. La plupart de ceux qui étaient dans le bunker, et parmi eux Mordekhaï Anielewicz, se suicident. Le 10 mai, deux groupes de combat restent dans le ghetto. Mi-juin, leur trace est perdue. Le 16 mai 1943, le général S.S. Stroop détruit symboliquement la plus grande synagogue de Varsovie, située hors des limites du ghetto. Il peut annoncer fièrement la fin du quartier juif de Varsovie.

Trois semaines ont mis aux prises les combattants de l'Organisation juive de combat pauvrement armés de pistolets, de grenades et de cocktails molotov, et chaque jour, du côté allemand, quelque 2000 soldats entraînés à la guerre, muni d'un armement identique à celui utilisé au front : chars, canons, lance flamme.

En juillet 1943, les Allemands installent dans le ghetto un petit camp de concentration où ils transfèrent quelque trois mille détenus du camp d'Auschwitz, pour récupérer les biens juifs et déblayer les ruines, car nulle trace ne doit subsister. L'emplacement où les Juifs avaient vécu pendant des siècles doit être remplacé par un parc.

Héroïque, le combat des Juifs fut mené dans la plus grande des solitudes. Pourtant, les Alliés savaient, grâce notamment aux rapports transmis par des émissaires de la résistance polonaise comme Jan Karski, ou, pendant l'insurrection elle même, par les émissions de radio. Tous les efforts pour sensibiliser les alliés au sort des Juifs furent vains. La liquidation du ghetto et son combat n'arrêtèrent pas l'annihilation des Juifs. Le 12 mai 1943, Artur Zygelbojm, le représentant du Bund au conseil national polonais, se suicidait. Dans sa dernière lettre, il écrivait : *" En assistant passivement à l'extermination de millions d'hommes, de femmes et d'enfants sans défense et torturés à mort, ces pays se sont fait les complices des assassins (...) Je ne peux garder le silence, je ne peux continuer à vivre tandis qu'on élimine les restants de la population juive de Pologne à laquelle j'appartiens(...) Par ma mort, je souhaite protester énergiquement contre l'extermination du peuple juif. "*

Très vite, la mémoire de l'insurrection de Varsovie fut

choisie comme la date par excellence de la commémoration du sort des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. C'est un lieu de mémoire par excellence, un lieu particulièrement ambivalent, ce qu'exprime bien le "monument au peuple juif, ses héros et ses martyrs", dû au sculpteur Nathan Rapoport, et installé pour le cinquième anniversaire de l'insurrection, le 19 avril 1948, à l'emplacement du ghetto, et qu'a étudié l'Américain James Young. Sur le mur occidental, en regard de la grande place qui autorise les rassemblements de masse, sept figures de héros ont été sculptées. Au premier plan, vêtements en lambeaux, manches relevées, Modekhai Anielewicz subit, comme l'écrit James Young, "sans aucun doute un traitement prolétarien; à la fois travailleur et partisan, fondus en une seule image, il s'avance pour entraîner ses combattants". L'entourant, les figures du peuple qui s'élèvent pour résister.

Il faut quitter l'espace dégagé de la place, contourner le monument, pour trouver sa face d'ombre, celle des martyrs. Douze figures courbées - les douze tribus d'Israël- représentant les Juifs de l'Exil, Juifs courbés, résignés, allant passivement vers leur destin.

Cette représentation de l'insurrection donnée par le sculpteur est emblématique de ce qui se passa dans le monde juif de l'après-guerre, en Pologne, en France comme en Israël. Le souvenir des combattants permet de réintégrer les Juifs dans l'humanité combattante, et par là-même dans l'humanité dont le nazisme avait voulu les retrancher. Les héros ont, suivant la formule qu'ils utilisaient déjà, "sauvé l'honneur juif", comme s'il y avait un déshonneur à être victime d'un assassinat de masse. Ils ont montré que "les Juifs ne se sont pas laissé conduire comme des moutons à l'abattoir". Dans le même temps, cette vision efface ce que fut la tragédie des ghettos, permet d'éviter de regarder l'angoissante réalité. Le soulèvement du ghetto n'est pas une bataille opposant deux armées, comme celle de Stalingrad à laquelle il fut souvent comparé, notamment dans le monde communiste. Ce n'est pas non plus un soulèvement, une insurrection, visant à renverser un pouvoir établi. Le choix devant lequel fut placée l'OJC fut simplement celui de sa mort. Mourir à Treblinka ou les armes à la main. "*Peut-on même parler d'insurrection ? se demande Marek Edelman, le seul survivant des chefs de l'OJC. Ne s'agissait-il pas plutôt de ne pas les laisser venir nous égorger? Au fond, il s'agissait seulement de choisir sa façon de mourir*" .

Ce texte est une version abrégée de l'article paru dans la revue *L'Histoire*, mars 1993).

## EXTRAITS DE TEXTES

### A PROPOS DU SOULÈVEMENT DU GHETTO DE VARSOVIE

#### La construction du ghetto

"La construction du ghetto de Varsovie prit la majeure partie de l'année 1940. Au début, le "quartier juif" fut placé sous quarantaine et entouré de fils barbelés et de palissades. Mais, en septembre, un mur de près de 2,50 m de hauteur commença à s'élever autour du quartier juif (il ne fut achevé qu'en été 1941). Quand il prit forme, il entourait un rectangle de près de 2 km de longueur, isolant, en plus du ghetto médiéval, les rues longues et droites du quartier industriel au nord de la gare du chemin de fer. Au nord-ouest, le Mur touchait presque à la Vistule ; il était traversé par la grande ligne ferroviaire menant en Pologne et à Berlin. Au début, le ghetto comprenait 1.500 immeubles groupés en une centaine de pâtés de maisons. En octobre 1940, les 80.000 chrétiens habitant le quartier sous quarantaine durent le quitter en l'espace de deux semaines ; leurs logements furent occupés par les 140.000 Juifs qui avaient résidé en dehors de ce quartier. Le transfert au ghetto était un événement prévu et redouté. On craignait par-dessus tout être coupé de l'endroit où s'exerçait l'occupation professionnelle. (Près de la moitié des Juifs de Varsovie étaient des artisans, un quart s'occupait de commerce, un autre quart exerçait des professions libérales, 5% environ étaient des ouvriers industriels). Comment allaient-ils vivre ? Le seul espoir était que ce ghetto serait un ghetto ouvert, c'est-à-dire que ses habitants pourraient en sortir et y entrer librement à travers ses vingt-deux portes. Le 15 novembre 1940, le ghetto de Varsovie fut condamné. Des gardes furent postés des deux côtés du Mur, policiers juifs à

l'intérieur, ceux qui pouvaient justifier de la nécessité absolue de leurs déplacements pouvaient se faire délivrer des laissez-passer spéciaux (Ringelblum mentionne les difficultés qu'eurent les médecins de l'hôpital juif, situé dans le quartier "aryen" de Varsovie, à obtenir des laissez-passer). Entre-temps, la "drôle de guerre" qui avait suivi l'invasion de la Pologne s'était achevée par un désastre. L'Allemagne avait pris son départ pour conquérir le monde. Les Pays-Bas et la France furent rapidement envahies par l'armée allemande. Les Britanniques durent s'estimer heureux de pouvoir évacuer Dunkerque. A la merci du IIIème Reich, l'Europe Occidentale était gouvernée par des gouvernements fantoches, qui acquiesçaient facilement aux persécutions des Juifs exigées par les Allemands. En Europe Orientale, les massacres de Juifs commencèrent dès l'invasion de la Pologne. Le tour de l'Europe Occidentale était maintenant venu. Le Gouvernement de Vichy promulgua un "statut des Juifs", des mesures antisémites furent mises en vigueur aux Pays-Bas. les troupes allemandes pénétrèrent en Roumanie, le

tour des pays balkaniques approchait. Partout où s'installaient les Allemands, l'insigne juif, le travail forcé, les quartiers juifs et les ghettos, et finalement la déportation et la mort se suivaient en une immuable séquence. Lorsque les Juifs de Varsovie furent enfermés dans le ghetto, la situation paraissait désespérée. Ils savaient, ainsi que RINGELBLUM le répète sans cesse : "Seul un miracle peut nous sauver : la fin rapide de la guerre." Quelques optimistes croyaient à ce dénouement. Les autres s'attendaient au pire."

Extrait de :

Emmanuel RINGELBLUM :  
"CHRONIQUE DU GHETTO DE  
VARSOVIE"

Éditions Robert LAFFONT -  
Pages 83 à 85.

### **Des esclaves pour l'industrie.**

"Le ghetto faisait partie intégrante de la machine économique de l'appareil de guerre nazie. Des Allemands, tel Toebbens, mirent sur pied, dans le ghetto même, de gigantesques ateliers où étaient confectionnés des vêtements militaires et civils dans des tissus d'excellente qualité volés par les Allemands dans la Pologne entière. Un Allemand de Dantzig (Gdansk) Schultz, qui avant la guerre était en affaires avec des Juifs polonais, ouvrit rue Nowolipie plusieurs ateliers où l'on travaillait le cuir et la fourrure (...) Une société commerciale composée d'Allemands, de Volksdeutschen (Allemands par l'ethnie), de Polonais et de Juifs, entreprit la fabrication d'articles de broserie. La matière première fut fournie par les autorités allemandes. La production était utilisée en général pour les besoins militaires. (...) Dans ces usines, ne travaillaient que des Juifs du ghetto. Leur nombre s'éleva à plusieurs dizaines de mille. Chez Toebbens, les effectifs dépassaient, au début de 1943, 15.000 ouvriers. Les salaires étaient dérisoires. Chaque ouvrier

avait droit à 2 litres de soupe par jour (...), sa condition était celle d'un esclave (...). Certains travailleurs - 3 000 à 4 000 environ - furent employés en zone "aryenne", au chemin de fer, dans des usines de guerre, des établissements militaires. Chaque jour, à l'aube, ils se rassemblaient non loin des portes du ghetto. De là, une escorte militaire les conduisait sur le lieu de leur travail, puis les ramenait le soir. Des trocs de marchandises s'effectuèrent par l'intermédiaire de ces travailleurs. (...) Grâce à toutes sortes de ruses, ils sortaient des objets qu'ils échangeait en zone "aryenne" contre des articles introuvables dans le ghetto."

Extrait de :  
Michel BORWICZ  
"L'INSURRECTION DU GHETTO  
DE VARSOVIE"  
- Éditions JULLIARD  
Collection Archives- (1966)

## "L'éventail de la presse clandestine"

"DROR (mouvement de jeunesse du parti socialiste POALE-SION), la plus dynamique des organisations du ghetto de Varsovie, avait à son actif une "Hakchara" (apprentissage agricole) avec 350 participants, la fondation du lycée clandestin, d'une bibliothèque et d'un cercle dramatique. Grâce à ses émissaires spéciaux, il maintenait la liaison avec les autres ghettos ; il publiait des périodiques clandestins : Dror ("La Liberté") et Yédiess ("Nouvelles"), qui venaient s'ajouter à ceux du parti Poale-Sion : Unzer Wèg ("Notre Chemin") Befrayoung ("La libération") et Nowe Tory ("Nouvelles Voies"). Le mouvement scout Haschomer Hatzaïr (d'obédience sioniste-socialiste) mettait dans l'éducation de ses adhérents l'accent sur la vaillance et le courage personnels. Ses activités d'entraide comptaient par les plus belles du ghetto. Il publiait clandestinement le Negèd hazerém ("A contre-courant") le mensuel El-Al ("Vers le haut"), l'hebdomadaire d'information Jutrznia ("Aurore"), le périodique Przedwiosnie ("l'Avant-

Printemps"), ainsi qu'un bulletin quotidien (rédigé par S. Braslau) donnant des nouvelles des fronts de guerre (grâce au récepteur radio caché chez M. Anielewicz). L'association Gordonia (elle aussi d'obédience sioniste-socialiste) faisait paraître les périodiques Oïsdauyère ("L'Endurance") et Slowo Mlodych ("La Parole des Jeunes") qui s'ajoutaient aux publications sporadiques émanant de la Direction. Le Parti Poale-Sion de gauche qui, en dépit de tous les obstacles célébrait les fêtes ouvrières et les anniversaires, publiait les périodiques Prolétariché Gedank ("La pensée prolétarienne"), Youduent-Rouf ("L'appel de la jeunesse"), Avant-garde ("Avant-garde") et Nasze Haslo ("Notre mot d'ordre"). Les sionistes du centre (avec leurs organisations de jeunesse : Hanoar Hatsioni et Akiba) éditaient Unzer Hofnoung ("Notre Espoir"). L'organisation de jeunesse du parti, "révisionniste" (sionistes de droite) Betar prônait l'idée de la résistance dans ses publications Magen David ("Le bouclier de David") et Hamédinah ("L'État"). Par ailleurs, une place de choix revenait au parti socialiste Bund (hostile au

sionisme), qui gardait le contact avec le Parti Socialiste Polonais, et avait sa propre organisation de jeunes : Tsoukunft et son mouvement scout SKI, ainsi que de nombreux organes de presse ; il publiait Biolétine ("Le Bulletin") et Youguent-Stimmé ("la Voix de la jeunesse"), un organe théorique Tsait-fragen ("Les problèmes du temps") et, à partir de juillet 1941, le périodique Za nasza i wasza wolnosc ("Pour notre et votre liberté"). Grâce à un colportage assuré par des socialistes polonais, ce dernier était diffusé même en dehors du ghetto, surtout dans les milieux intellectuels et ouvriers. Les communistes, désorientés et compromis par le pacte germano-soviétique demeurèrent longtemps dispersés. Le tournant se produisit chez eux au début de 1942, avec la fondation du P.P.R. clandestin (parti Ouvrier Polonais) et sa G.L. (Garde Populaire). A partir de janvier 1942, l'hebdomadaire du P.P.R. qui paraissait dans le ghetto, Morgen-Fraï (heit) ("L'Aurore de la liberté") devint quotidien. Des arrestations suivies d'exécution décimèrent non seulement les militants et les animateurs de la

presse clandestine, mais également ses colporteurs. Indépendamment des arrestations individuelles opérées à des périodes et moments divers, la police allemande fit une descente-surprise dans le "quartier juif" pendant la nuit du 17 au 18 avril 1942 : arrachées de leur logis, plusieurs dizaines de personnes furent exécutées, séance tenante, dans les rues du ghetto. La date de ce massacre indique qu'il s'agissait là déjà, sinon du prélude à la "liquidation"; du moins une "épuration". Entre-temps, la plupart des organisations clandestines énumérées ci-dessus avaient constitué, en mars 1942, le "Bloc antifasciste", en vue de se préparer à une riposte à main armée. C'est alors que le génocide s'abattit sur la communauté juive de Pologne, déjà éprouvée par trois années d'oppression inhumaine.

idem - Pages 21/24

## La création de l'Organisation Juive de Combat

"Vers le 20 octobre, est créée une commission de coordination à laquelle participent des représentants de tous les partis juifs existants. Nos représentants sont Abrasza Blum et Berek - Adam Sznajdmil -. A la même réunion, est formé le commandement de l'Organisation Juive de Combat (OJC), avec pour commandant Mordechaï Anielewicz (*Hashomer*). Marek Edelman représente le *Bund*. La Commission de coordination délègue du "côté aryen" le docteur L. Fajner (pseudonyme *Mikolaj*) du *Bund*. En même temps est constitué le présidium de cette Commission de coordination et un Comité de propagande où nous sommes représentés par Abrasza. Comme le ghetto est divisé en différents secteurs, pratiquement coupés les uns des autres, l'Organisation Juive de Combat doit adapter son travail en conséquence. Nous prenons la direction du secteur des brosseurs (Grylak), de celui des Ateliers Toebbens (Paw), et de celui de la rue Prosta (Kersz). Nous parvenons à créer quelques groupes de combat qui se composent pour l'essentiel de membres du SKIF. Ainsi, dans le

ghetto central B. Pelc et Bernard Goldsztein prennent la tête de deux groupes de cinq combattants ; Jurek Blones et Janek Bilak en font autant à la fabrique de brosse, A. Fajner et N. Chmielnicki chez Schultz et Welwi Rozowski chez Roehrich. A nouveau, nous construisons une grande organisation, mais cette fois, nous ne sommes plus seuls et nous unissons nos efforts. A nouveau, se pose la question des armes. Il n'y en a pratiquement pas dans le ghetto. Il ne faut pas oublier qu'en 1942 la résistance polonaise est encore au berceau, que le maquis n'est connu que par ouï-dire et que la première action armée n'interviendra qu'en mars 1943. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si nos efforts auprès de la *Délégation du Gouvernement* pour acquérir des armes, et auprès d'autres organisations, rencontrent beaucoup de difficultés et donnent peu de résultats. Nous parvenons cependant à obtenir de la *Garde Populaire* quelques revolvers. Deux attentats sont alors effectués en un mois : le 29 novembre contre Lejkin (Commandant de la police juive) et le 29 novembre contre J. First (Représentant du *Conseil Juif* à l'"Umsiedlungsstab"). L'Organisation Juive de Combat devient populaire. D'autres

attentats terroristes sont  
organisés visant des  
contremaîtres juifs  
particulièrement féroces à  
l'égard des ouvriers. Au cours  
d'une de ces expéditions  
punitives, aux Ateliers de  
menuiserie Hallman, des  
*Werkschutz* allemands  
capturent trois de nos  
combattants et les coffrent au  
poste de police. La nuit suivante,  
le groupe du secteur Roehrich,  
commandé par G. Frysdorf,  
désarme les gardes allemands  
et libère les prisonniers.

MAREK EDELMAN et HANNA  
KRALL  
"MÉMOIRES DU GHETTO DE  
VARSOVIE"  
- Editions du Scribe (1983)  
Extraits pages 46/47

## La première manifestation importante de l'O.J.C.

A la fin de décembre 1942, nous  
recevons notre première  
livraison d'armes de la part du  
Commandement de l'AK. Il y  
en a très peu : dix revolvers.  
Cela nous permet toutefois de  
préparer notre première  
manifestation importante. Nous  
la mettons au point pour le 22  
janvier : ce doit être une  
opération de revanche contre la  
police juive. Mais le 18 janvier  
1943, le ghetto est bouclé et la  
deuxième grande rafle  
commence. Cette fois, les  
Allemands ne peuvent  
impunément réaliser leurs  
plans. Pour la première fois  
dans le ghetto, quatre groupes  
retranchés leur résistent les  
armes à la main.  
*L'Organisation Juive de  
Combat* reçoit son baptême du  
feu dans une grande bataille de  
rue au croisement des rues Miła  
et Zamenhof. Nous y perdons  
les meilleurs. Le commandant  
de l'OJC, Mordechaï  
Anielewicz, s'en sort par  
miracle et grâce à son attitude  
héroïque. Cette bataille s'avère  
trop coûteuse. Nous n'y sommes

pas prêts. Nous n'avons pas les armes adéquates. Aussi changeons-nous de tactique et quatre escarmouches importantes ont lieu alors dans les immeubles du 40, rue Zamenhof, du 44, rue Muranowska, du 34, rue Mila et du 22, rue Fanciszka. Dans les ateliers Schultz, les partisans attaquent les S.S. qui prennent part à la rafle. Engagé dans cette action, notre camarade A. Fajner y trouve la mort. L'un de nos groupes de combat est pris par les Allemands avant même d'avoir reçu ses armes, et il est conduit sur l'Umschlagplatz. A la porte du wagon, B. Pelc prononce quelques mots. Ces mots sont si forts qu'aucune des soixante personnes qui sont avec lui ne monte dans le wagon. Van Oeppen, le commandant de Treblinka, les abat tous lui-même sur le champ. Le groupe de Pelc montre aux Juifs qu'en tout lieu, à n'importe quelle condition, on peut et on doit s'opposer aux Allemands. Sur cinquante groupes de combat, cinq seulement ont pris part aux affrontements de janvier. Les autres, qui n'avaient pas établi de cantonnement, furent pris de court et ne purent rejoindre à temps les magasins d'armes.

Encore une fois, comme lors de la première grande rafle, nous perdons les quatre cinquièmes de l'*Organisation Juive de Combat*.

MAREK EDELMAN et  
HANNA KRALL

"MÉMOIRES DU GHETTO DE  
VARSOVIE"

- Éditions du Scribe (1983)  
pages 48/49.

### **Le 20 avril, la lutte**

"Le 20 avril, la lutte se déroula, en quatre endroits différents : Place Muranow, dans les Mila et Sapiezynska, sur le terrain des broseries, sur celui des "shopes". Les Allemands avaient installé des batteries d'artillerie légère aux abords du ghetto, place de Krasinski, non loin des rues Nowiniarska et Bonifraterska. Dès le matin, les détachements de Stroop se lancèrent à l'attaque des blocs d'immeubles des 7 et 9 de la rue Muranow et de l'immeuble qui se trouvait à l'angle des rues Muranow et Nalewski. Les drapeaux troués de balles flottaient toujours sur les toits. Un transport d'armes était parvenu aux insurgés par le tunnel qui reliait le numéro 7 au numéro 6.

Les combats furent acharnés. Stroop lui-même le reconnut dans son rapport où il insista sur la présence de patriotes polonais dans les rangs des combattants juifs. Il précisa aussi qu'une lutte sévère se déroula autour des drapeaux qui avaient été arborés sur les positions juives : un officier allemand, l'untersturmführer Dehmke, y fut tué. Stroop vengea ce premier officier allemand tué sur le territoire du ghetto en faisant exécuter une centaine de Juifs. Les insurgés furent cependant contraints à la retraite. Une partie d'entre eux gagnèrent le 6 de la rue Muranow en emportant le cadavre de l'un des leurs, Leib Rodal. Ce premier groupe de fugitifs atteignit la ligne d'Otwock. L'ennemi ayant découvert son existence et le poursuivant, il s'était barricadé dans une villa abandonnée, en forêt, et qui fut bientôt cernée par les gendarmes allemands et la police bleu-marine. Il y eut lutte. Les hitlériens eurent le dernier mot. Les combattants juifs moururent les armes à la main. La gendarmerie locale rendait compte de ce fait le 23 avril 1943. Sept hommes étaient restés rue Muranow. Il en partirent le 21 en prenant soin de boucher le tunnel. Arrivés au numéro 6, ils gagnèrent les greniers et s'y cachèrent en attendant les agents de liaison qui les auraient conduits en forêt. Mais ils furent dénoncés par un locataire de l'immeuble, un certain Rysiek, agent de la Gestapo et membre de l'organisation "Miecz i Plug" (*Le Sabre et la Charrue*) Le 22 avril, la gendarmerie et la police bleu-marine cernèrent l'immeuble. Les insurgés se défendirent. Deux ou trois purent s'enfuir par les toits ; les autres périrent. Certains groupes de défenseurs de la place Muranow avaient pu se retirer rue Nalewxi. Le terrain des broseries était un carré irrégulier bordé, côté muraille, par les rues Bonifraterska et Swietojska se coupant à angle droit et, à l'intérieur, par les rues Franciszkanska et Walowa. Il y avait là un secteur à part tenu par des groupes de combat de l'O.J.C. et des groupes "libres". La population avait été préparée à la lutte. Au cours d'un meeting, Slawek, un représentant du P.P.R., avait exprimé ce qui était le souci de tous : les événements de juillet ne se répéteront plus ; tout abri doit se transformer en forteresse et s'il le faut en

tombeau ; on n'arrachera plus les enfants à leurs mères et les maris à leurs femmes... Depuis longtemps les souterrains et les passages avaient été aménagés. Le 20 avril la population non combattante put facilement se cacher. Ne demeurèrent dans les cours que les résistants armés. La petite place sur laquelle donnait rue Walowa la porte d'entrée du ghetto avait été minée. On pouvait en surveiller l'accès du poste d'observation installé au troisième étage du numéro 3 de la rue Walowa. Trois groupes de combat s'étaient postés au troisième et au quatrième étages des immeubles allant du 28 au 38 de la rue Swietojska. Stroop, présent sur les lieux, lança l'attaque à quinze heures. Trois cents hommes pénétrèrent sur la petite place. La mine explosa. Il y eut vingt-deux morts. Le reste de la troupe s'enfuit. Elle revint deux heures après mais en ordre dispersé et en rasant les murs. Elle fut reçue à coups de grenades et de bouteilles Molotov. Elle se retira encore laissant d'autres morts sur le terrain. L'ennemi concentra alors sur les positions des insurgés un feu puissant. Les insurgés répondirent avec leurs faibles moyens. Et une chose

extraordinaire se produisit : les hitlériens envoyèrent vers les combattants des parlementaires munis de cocardes blanches et qui proposèrent d'arrêter le combat pendant un quart d'heure. Il est vrai que dans le même temps des S.S. incendiaient des maisons. La demande fut rejetée. La fusillade reprit de plus belle. Les hommes de Stroop se rendant compte qu'ils ne pourraient venir à bout du ghetto par l'attaque directe entreprirent de le réduire par des tirs systématiques d'artillerie. Le canon s'entendait à une dizaine de kilomètres de là. Des incendies que personne ne songea à éteindre emplirent le ciel d'épaisses fumées. La lutte devenait de plus en plus inégale. Les insurgés n'auraient pu tenir longtemps sur leurs positions ; ils auraient été voués à l'anéantissement total si la Garde populaire n'avait, de l'autre côté de la muraille, attaqué les Allemands et forcé leurs canons à se taire. La nuit venait. Stroop arrêta le combat: il avait peur de l'obscurité. Les insurgés employèrent la nuit du 21 au 22 avril à changer de positions. Après avoir évacué une partie de la population non combattante, ils allèrent s'installer au 30 de la rue Franciszkanska, dans l'abri du

service de ravitaillement où se trouvait déjà un groupe de combat du P.P.R.. Un détachement commandé par Jurek Blones du groupe du Bund couvrit le mouvement. Un coup de feu bien ajusté tiré par le combattant Romanowicz avait fait voler en éclats le projecteur ennemi. Une patrouille ennemie avait été décimée. Seul un soldat de l'O.J.C., Berek Szaïdmil, avait été touché par une grenade. Bien des insurgés avaient trouvé la mort dans ces combats : Renia Niemiecka, Michel Klepfisz... Des jeunes s'étaient distingués : Szanan Lent, fils du traminot Hersz Lent lui-même insurgé, Lusiek Blones, frère de Jurek. Lusiek, au cours d'un combat, avait saisi au vol une grenade allemande et l'avait relancée sur les hitlériens. Le tout jeune Szlamek Szuster faisait partie du groupe des meilleurs tireurs. Tous, hommes et femmes, étaient animés du plus complet esprit de sacrifice. Ils tiraient des toits. Un témoin a raconté ceci : un Juif, posté derrière une cheminée, tirait sur les Allemands ; il tira pendant deux heures d'horloge ; enfin son corps touché à mort tomba du toit. Au cours de cette deuxième

journee les insurgés tenaient la rue Mila. Ils couvraient ainsi le secteur qui est compris entre la rue Swietojska et la place Muranow. Ils constituaient une menace pour les hitlériens. Aussi Stroop confia-t-il le soin d'attaquer la rue Mila à des unités éprouvées. Les combats eurent lieu dans l'après-midi du mardi 20 avril. Les groupes de combat de l'OJC étaient composés d'éléments politiquement avertis, de métallos, de tisserands, de tailleurs, de débardeurs, de sportifs "rouges". Pour bien marquer la signification qu'ils donnaient à leur combat, ils avaient hissé dans un immeuble un drapeau rouge : Stroop se vantera le 21 auprès de Slobonick d'avoir pu enlever ce trophée. Rue Mila, neuf casemates résistèrent jusqu'à la mort. Les détails de cette lutte ne sont malheureusement pas arrivés jusqu'à nous. Le terrain des "shopes", le "ghetto productif", comprenait les rues Nowolipie, Nowilipki, Smocza et les numéros pairs de la rue Leszno. Les numéros impairs de cette dernière rue se trouvaient du côté "aryen" : la muraille coupait l'artère en deux dans la longueur. Le secteur

## EMISSIONS RADIO

Au cours des derniers mois notre ami Albert Gabrieleff, membre du Bureau de l'AJHL, a reçu à l'émission " JUDAÏSME ET PLURALISME", qu'il anime tous les 4èmes mercredi du mois sur Radio Communauté- Judaïques FM 94.8 MHz de 21h à 21h30 :

Théo Klein, ancien président du CRIF, sur le thème : "Peut-on être Juif laïc".

Jean Daniel, Directeur du Nouvel Observateur, et Albert Memmi, Président de l'AJHL, à l'occasion de la publication de leurs récents livres: sur la notion de Juif laïc.

Alain Finkelkraut, auteur de "Comment peut-on être croate ?", à propos des conflits dans l'ex Yougoslavie.

Jean Kahn, Président du CRIF, qui a parlé de l'opération "100 Bosniaques en Israël".

Violette Attal-Lefi, Vice Présidente de l'AJHL, à propos de la Journée portes ouvertes sur les Juifs laïques, du 9 mai 1993.

Rolland Doukhan, auteur de "Béréchit", qui a expliqué où il est Juif laïc.

Jacques Eladan, professeur et poète, auteur d'une anthologie des "Poètes juifs d'expression française" et de "Salam ve Shalom", recueil de poèmes juifs, israéliens et arabes dédiés à la paix, qui nous parlé de poésie.

**PURIELLES** publiera dans nos prochains numéros :

Théo Klein : Quel avenir pour les Juifs de France.

Anny Dayan-Rosenman: Romain Gary, une Judéité ventriloque

Annie Goldman : La fascination de la femme non juive chez  
Albert Cohen.

Claude Klein : Faut-il une constitution à l'Etat d'Israël.

Marc Girard : où en est pour le vaccin contre le Sida ?

Lily Scherr : Le judaïsme et l'Etat.

Violette Attal-Lefi : La Tunisie et ses Juifs.

Izio Rosenman : Temps juif et temps civil.

Un dossier sur les intellectuels dans les pays musulmans.

....et des critiques de cinéma, de télévision, de livres ...

**Association pour un Judaïsme humaniste et laïque  
(A.J.L.H.)**

**Bulletin d'Adhésion**

Nom, prénom : .....

Profession : .....

Adresse : .....

.....

Téléphone : .....

Sujet d'intérêt : .....

-Cotisation simple:                   250 Francs (comprenant  
l'abonnement à la lettre)  
250 F et plus de cotisation de soutien.

-Cotisation étudiant : 100 Francs   Cotisation de soutien :  
300Francs et plus

- Abonnement lettre seule : 150 F

Merci de nous communiquer le nom des personnes de votre entourage  
qui pourraient être intéressés par l'AJHL. Nous leur ferons parvenir  
gracieusement quelques exemplaires de notre Lettre mensuelle.

Nom, prénom : .....

Profession : .....

Adresse : .....

.....

Téléphone : .....

Bulletin à retourner complété et, le cas échéant, accompagné de votre  
règlement :

**AJHL 253, avenue Daumesnil - 75012 PARIS**

**Tél. 40 19 99 70**

4<sup>e</sup> trimestre II 1992 N° 7

PanoramiqueS

Durieux Guy Homel/Ch

# JUIFS LAÏQUES

du religieux vers le culturel

*Juifs laïques*

Réuni par Izio Rosenman

CHRONIQUES :  
Thaïlande  
Chine  
États-Unis  
Allemagne

PanoramiqueS

*arlev - corlet*



Numéro disponible à l'AJHL, pour 60F+15F d'envoi, soit 75F.  
Chèques à l'ordre de l'Association pour un Judaïsme  
Humaniste et Laïque.

avait la forme d'un rectangle légèrement incliné d'est en ouest sur les grands côtés (rue Leszno au sud, rue Nowilipki au nord) et coupé en deux dans sa grande dimension par la rue Nowolipie. Il enserrait les usines Toebbens, Schultz, Hallmann et Roerich. ....

... Le 19, il ne s'était rien passé. Les Allemands n'avaient rien entrepris. Tout demeurait calme. Les industriels Toebbens et Schultz essayaient encore de convaincre les Juifs qu'ils avaient intérêt à se laisser déporter. Peine perdue : il n'y eut pas un seul volontaire pour le transport. La population tout entière vivait sous terre. L'OJC veillait. Les Allemands pouvaient se laisser abuser par le calme qui régnait sur les "shopes" : c'était seulement le calme qui précède l'orage. L'OJC veillait, il avait son plan. Dans la nuit du 19 au 21, on procéda aux derniers préparatifs. Les munitions furent distribuées. Roza Rosenfels parla aux .... Le matin du 20 avril, il n'y avait encore aucun détachement allemand sur le terrain des "shopes". Toebbens vivait dans l'illusion que les Juifs finiraient par prendre d'eux-mêmes le chemin de la place d'embarquement. A six heures du

matin, musique en tête, suivie de chars, une colonne allemande défilait sur le côté de la rue Leszno. La surprise se produisit. Partis des numéros 74 et 76, passant par-dessus le mur, des coups de feu, des cocktails Molotov, des grenades, jetèrent le désarroi et la mort dans la colonne allemande. Comme une traînée de poudre en feu, l'action ainsi déclenchée gagna les immeubles de proche en proche. Elle s'étendit du numéro 42 au numéro 82, à l'est, jusqu'à la rue Zelazna. Un témoin s'exprima ainsi: " Les grenades à main tombèrent dru des fenêtres donnant sur la rue. On entendit gémir les soldats blessés. De part et d'autre, le feu devint violent. Les nôtres luttaient comme ils pouvaient. Les femmes passaient les grenades. Chez nous on était sévèrement résolu. Je regardais les visages calmes des femmes, des visages sans larmes, sans crainte, des visages de gens décidés à mourir dignement. Je n'oublierai jamais ni ce moment ni ces visages..." Huit Allemands avaient été tués. Au signal donné par la rue Leszno, le territoire des "shopes" s'embrase. Une colonne hitlérienne fut assaillie par les groupes de la rue Smocza. Le

char qui précédait la colonne flamba. Strop réagit violemment. Ses détachements finirent par avoir raison des combattants des rues Leszno et Smocza. Fous de rage, ils firent sauter les maisons et les caves et ils fusillèrent leurs habitants. Toebbens, Schultz et Hoffmann prirent peur : ils craignirent la vengeance des insurgés, ils craignirent pour leurs machines et pour leurs marchandises. Ils intervinrent auprès de Strop pour qu'il mît un terme aux destructions et s'engagèrent à fournir pour le lendemain 21 avril 4 à 5 000 ouvriers bons pour le départ. Strop accepta le marché mais il tint à souligner que si cet engagement n'était pas tenu, il ferait des "shopes" ce qu'il avait fait des broseries. Il est juste de citer ici ceux des combattants des rues Leszno et Smocza qui surent payer d'exemple : Ryva Szmutek, Eliazar Geller, qui furent les premiers à lancer les bouteilles explosives et les grenades sur la colonne en marche, Isaac Lewski, Sewek Nulman, Ignacy Podolski, Tauba Davidowicz, Wolf Rosowski, Cwi Rotman, Alessandrowicz. D'autres se conduisirent avec tout autant d'héroïsme : ils ont emporté leurs

noms dans leur tombe, les souffrances et le temps les ont effacés de la mémoire des rares survivants. L'un de ces héros inconnus se battait rue Smocza. Il sortit sur le portail de son immeuble et cria en levant les mains : "Le 5 de la rue Smocza se rend !" Les hitlériens voyant et entendant cela, avancèrent ouvertement vers la maison ; lorsqu'ils furent à bonne portée, le feu venu des fenêtres les décima. Ils avaient cependant eu le temps d'abattre celui qui avait causé leur perte. Un autre combattant sortit sur le trottoir ; les Allemands l'ayant vu, il s'enfuit, s'engouffra dans le portail de son immeuble, grimpa les escaliers quatre à quatre, poursuivi par un officier et trois SS. Et tout d'un coup, il disparut aux yeux de ses poursuivants ; il s'était glissé dans un trou avec une rapidité extrême. Les nazis, inquiets, hésitèrent à aller plus loin.

Bernard MARK

"L'INSURRECTION DU  
GHETTO DE VARSOVIE"

Extrait des pages 146 à 153 :

## Isaïe SPIEGEL

Né en 1906 à Lodz (Pologne), vit en Israël depuis 1951. Il débuta dans les années trente, fut comptable au ghetto de Lodz. Déporté à Auschwitz et à Terezin. Son unique recueil - car Spiegel est d'abord un grand romancier - est un émouvant témoignage sur l'univers de la séparation, de l'anéantissement, mais aussi de la révélation de l'humain dont il retrouve, par la poésie, les secrets et la présence irréductible au cœur même de l'enfer. Oeuvre : *Et la lumière fut* (Lodz, 1949)

*DONNEZ-MOI LA MÉMOIRE :*

*poursuivent*

*De tant de morts donnez-moi la mémoire,*

*Incendiant les nuits, les aubes apeurées,*

*De tous ceux-là qui sont devenus cendre,*

*De tant de morts donnez-moi la mémoire*

*D'une génération donnez-moi la mémoire*

*Que je ne puis avec des mots pleurer.*

*Sa dernière fureur, sa dernière douleur.*

*Car muets sont les mots comme les sables*

*Lorsqu'en eux le sang s'est glissé,*

*Des cheveux roussis par les flammes  
rouges,*

*De tant de morts donnez-moi la mémoire*

*De la chair nue dans le feu de l'enfer,*

*Et leur souffle sur le chemin des  
suppliciés.*

*De tant de morts donnez-moi la mémoire*

*Et donnez-moi, sacrés, les mots  
vengeurs.*

*Laissez à mes cils au moins une larme*

*Perler de tous ces yeux ouverts,*

*Et les yeux par millions enfermés avec  
toi,*

*De tant de morts donnez-moi la mémoire*

*Avec les tréfonds de toutes les mers.*

*Et la prière étouffée dans la bouche,*

*Décapité voilà qu'est passé tout un  
peuple*

*De tant de morts donnez-moi la mémoire,*

*Qui fut empoisonné et qui fut massacré,*

*De la fournaise et des gibets et de  
l'horreur.*

*De tant de morts donnez-moi la mémoire*

*O donnez-moi les mots vengeurs, les mots  
sacrés.*

*Des mains par millions dans le vent me*

## Les derniers combats organisés.

Berlin s'inquiétait de voir les choses traîner en longueur. Himmler télégraphia à Stroop d'en finir au plus vite. Stroop décida de tout incendier, les immeubles d'habitation et les usines d'armement elles-mêmes. Il fit aussi sauter les abris à la dynamite. La résistance continua au milieu des flammes. Personnes ne déposa les armes. Personne ne se rendit au quai d'embarquement. Dans le portail d'une maison incendiée, 39, rue Nalewki, il y avait des morts, il y avait des blessés. L'un de ceux-ci remua et parla : "J'ai sauté par la fenêtre, j'ai mal". Il avait la colonne vertébrale brisée. un filet de sang lui coulait de la bouche. Il demanda " Dites-moi, Tunis est-elle libérée." Il demanda encore : "Les Russes, quand arriveront-ils" Un autre blessé intervint : "Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ? - Il sera plus facile de mourir", répondit l'agonisant qui expira peu après. Malgré les incendies et les explosions, le contact était maintenu entre les différents groupes de combat du J.O.C.. Cela se vérifia le 24 avril. On se battit 41, rue Nalewski, 74,76,78, rue

Leszno, 67, 68, rue Nowolipki. On se battit et on assura l'évacuation de la population vers les abris les moins menacés. Sur la fin de la journée, un détachement allemand envahit les rues Niska et Muranow. Il enleva les marchandises du *Wetterfassung*, puis il mit le feu aux bâtiments. Les insurgés firent bien leur devoir, mais ils ne purent se rendre maîtres de la situation ; ils avaient affaire à un adversaire qui ne pouvait que l'emporter par le nombre, l'armement et l'expérience du combat. Ils durent se retirer et se replier rue Nalewski où ils se joignirent à un groupe local. L'incendie faisait rage. L'artillerie et l'aviation allemandes pilonnaient le ghetto. L'État-major de l'insurrection ordonna de passer de la tactique de la lutte ouverte à celle de la guérilla, cette second tactique nécessitant une défense systématique des abris. Les groupes ne sortirent plus que la nuit. Les hommes étaient habillés en Allemands ; ils avaient les pieds enveloppés dans des chiffons. Leur mission était triple : recueillir des renseignements, détruire le plus d'Allemands possible. C'est ainsi que furent décimées des patrouilles allemandes dans les rues Kurza, Mila, Dzika, Sczysliwa,

Swietojska, Walowa et Leszno. La nuit était pleine de coups de feu. Le 25 se produisit pour le J.O.C. une perte douloureuse : un groupe d'agents de liaison qui se dirigeait vers le côté "aryen" tomba sur un détachement ennemi et fut anéanti au cours d'une lutte inégale. Du 25 au 27 la défense des abris se fit acharnée. Ordonnée par le J.O.C., souvent spontanée, elle témoigna de la volonté de résistance de tous. Le 26, Stroop jeta de nouvelles forces dans la bataille. Il nota dans son rapport de ce jour : " Toutes les unités sans exception rendent compte de la résistance rencontrée. Il apparaît de plus en plus que les plus acharnés des Juifs et des bandits polonais sont maintenant intervenus dans la lutte." Trois cent soixante-deux Juifs furent tués. Le 27 de nouveaux combats eurent lieu dans les rues Nowolipki, Leszno, Nowolipie et Niska. Ils furent surtout durs aux numéros 39, 41 et 40 de la rue Nowolipki dont les Allemands avaient connu les abris à la suite d'une dénonciation. Dans l'abri du numéro 40 les Juifs ne disposaient que de trois pistolets ; ils résistèrent tant qu'ils purent, refusèrent. Lorsque les Allemands pénétrèrent dans l'abri, une partie des combattant s'empoisonna au cyanure tandis que Hélène Sterling, une femme de 36 ans, se jetait sur les hitlériens une matraque à la main et

était tuée à bout portant. Les survivants furent assassinés ou emmenés sur la place d'embarquement. Au même moment tombaient les abris des 67 et 69 de la rue Nowolipie. Rue Leszno l'abri du 74 fut inondé. Les insurgés purent changer de place plusieurs fois. C'est au cours de ces combats que trouvèrent une mort héroïque Roza Rosenfeld, Hersz Kawe, Halinka Rochman, Adek, le frère de Roza, Zocha Brzezinska, Tosa Cebularz, Sara Kleiman, Lew Rudnicki, Szymon Heller, Ryba, Aron Alter, Chawa Brander, Leïb Czeerniakower, Chana Plotnicka. Celle-ci, agent de liaison, fut tuée au moment où elle franchissait la muraille. Chez Toebbens et Schultz toujours le 27 avril, les directeurs adjoints des usines essayèrent encore une fois de persuader les ouvriers qu'il était de leur intérêt de se présenter volontairement au départ. Des combattants juifs survinrent dans la cour où se tenait l'assemblée ; Il menacèrent de leurs armes les domestiques zélés des Allemands. Les ouvriers s'égaillèrent. La fusillade éclata entre les combattant juifs et les soldats allemands qui montaient la garde autour de la cour. L'inoubliable dirigeant qu'était Jakub fut tué au cours de cette opération. Pour réduire des postes de la rue Niska Stroop engagea 320 soldats et officiers. Là encore les Juifs résistèrent jusqu'à la dernière cartouche puis, ne voulant pas tomber vivants entre les

mains des hitlériens, il se jetèrent des fenêtres et des balcons en flammes, la bouche pleine de malédictions et d'injures à l'adresse des Allemands, du führer et de ses soldats. Sur un balcon on vit apparaître une femme portant un enfant dans ses bras. Elle cria en s'adressant à Stroop qui se trouvait dans les parages : "Je ne vous demande pas de grâce mais rappelez-vous que vous n'échapperez pas au châtimeut pour tout ce que vous faites aujourd'hui." Le feu avait gagné le balcon. La femme prit l'enfant dans ses bras et, poussant un cri, se jeta sur le pavé de la rue. Place Muranow l'un des derniers groupes qui se battit encore réussit à passer sur le côté "aryen". C'était un groupe relativement bien armé. Des patriotes polonais avait aidé à son décrochement. D'après les dires de Stroop, il se composait de 120 combattants disposant de 3 fusils, de 12 revolvers, de 100 grenades à la main, de 27 casques allemands en acier, de 300 cartouches. Stroop fut informé de ce mouvement par une lettre anonyme. Il en fut très inquiet : la présence de ce groupe polono-juif en dehors de l'enceinte du ghetto ne pouvait que faire craindre cette extension de la lutte que

redoutaient tant les Allemands et les hommes de la Délégation de Londres. Stroop confia au lieutenant de la Schupo-Diehl la mission d'anéantir ce dangereux détachement. Dans le combat qui s'engagea 24 insurgés furent tués, d'autres furent faits prisonniers, d'autres purent se sauver. La police procéda à des arrestations de Polonais suspects. Le mercredi 28 avril, dixième jour de l'insurrection, les combats se déroulèrent surtout aux extrémités nord et sud du ghetto, près de la rue Sapiezynska, et rue Leszno, où des groupes s'étaient réformés. Au nord les Allemands perdirent des hommes. Rue Leszno, la situation avait en partie évolué. Le personnel de Toebbens, composé d'éléments petits-bourgeois n'en pouvant plus d'étouffer dans les abris, s'était laissé prendre et déporter. L'éléments proprement ouvrier et qui avait toute confiance dans le J.O.C. continua à se cacher et à résister. Aux numéros 76 et 78 de la rue Leszno, dans les ateliers de Schultz, les combattants et les ouvriers se battirent avec acharnement, à tel point que Stroop se vit obligé d'envoyer des renforts pour venir à bout de la résistance des Juifs. Dans la nuit du 28 au 29 l'aviation allemande

procéda à d'impitoyables bombardements. Le 29, les ateliers de Schultz résistaient encore. Strop, dans son rapport, s'en prit à l'industriel allemand qui n'avait rien fait, écrivit-il, pour exécuter les ordres d'évacuation que lui, Strop, avait donné dès le deuxième jour de Pâques. Au cours de ces combats des 28 et 29 avril cent dix Juifs avaient trouvé la mort. D'autres combats avaient eu lieu sur le terrain des "shopes" et rue Nowolipki, dans les ateliers d'Hallmann, aux numéros 53 et 82 : cent huit Juifs avaient été tués. Rue Leszno la résistance devenait difficile contre un ennemi à tous points de vue supérieur. Les forces physiques des insurgés s'épuisaient. En accord avec la Garde populaire, il fut décidé d'évacuer une partie des combattants. Le communiste Franciszek Leczycki montant l'opération qui fut exécutée sous la direction du lieutenant de la Garde populaire Wladyslaw Gaik ("Krzaczek"). Quarante hommes furent conduits par la voie souterraine à l'angle des rues Ogrodwa et Zelazna d'où ils gagnèrent les vois de Lomianki : ils devaient attendre là le reste de leur groupe avant de rejoindre les partisans. Le cheminement dans le

souterrain avait été pénible : les égouts étaient en grande partie inondés ; sur les eaux visqueuses flottaient des cadavres. Lorsque ce sinistre parcours eut été accompli et qu'il s'agit d'apparaître à l'air libre et pur sous les étoiles, Regina Fuden et Salomon Barzynski repartirent. On ne devait plus les revoir. Strop eut très vite connaissance de cette expédition. Il fit sauter des voûtes d'égouts et condamner des sorties hors du ghetto. La route de la liberté était momentanément coupée. Le 30 avril, les bouches d'égout étaient gardées militairement. Des perquisitions eurent lieu dans les alentours du Fort du Traugutt. Du côté "aryen" des observateurs exprimaient leur admiration pour une lutte menée dans d'aussi extraordinaires conditions. Ils pensaient cependant que cette lutte touchait à sa fin. "L'incendie continue à s'étendre, *écrivait Ludwik Landau,* la résistance armée faiblit peu à peu, épuisée, devant des forces ennemies de beaucoup supérieures." Et le même chroniqueur ajoutait que depuis les fêtes il n'y avait plus d'unité dans la lutte, qu'il n'y avait plus aucune liaison entre les positions qui tenaient encore et que les groupes ne pendaient plus chacun de leur

côté qu'à franchir le cordon des forces allemandes. Ces dernières observations ne sont pas conformes à la vérité de l'histoire. Au bout des douze jours de combats incessants et très durs, l'unité d'organisation et de commandement avait été en général maintenue. Même dans la défense des abris, si immédiate qu'elle dut être souvent, il avait existé une coordination tactique. Pour toutes les raisons qui tenaient aux conditions dans lesquelles l'insurrection avait été préparée et dans lesquelles elle se déroulait, il ne pouvait exister une centralisation du commandement et une unité d'exécution comme elles peuvent être réalisées dans une armée ordinaire. Entre l'État-major qui se tenait dans le ghetto central, rue Mila, et les secteurs de la rue Leszno et de ses environs, la liaison ne pouvait être que lâche avec les groupes qui défendaient les abris. Mais la dispersion des forces n'était qu'apparente. Toutes concouraient vers le même but ; le même esprit les animait toutes ; chacun savait pourquoi il se battait ; la préparation idéologique de l'insurrection entreprise patiemment avait provoqué le

soulèvement du plus grand nombre et réalisé cette unité morale qui permet à chacun de savoir ce qu'il a à faire en fonction du travail entrepris par tous. L'antifasciste Zygmunt Frydrych qui, le 28 avril, gagna avec un groupe du J.O.C. le côté "aryen" en empruntant le chemin souterrain déclara que le groupe qui était resté rue Leszno avait décidé lui-même de poursuivre la lutte malgré des conditions devenant de plus en plus dures. Et il est vrai que si le jour les rues appartenaient à la Wehrmacht, la nuit c'était une autre affaire. Les détachements armés de Juifs faisaient leurs sorties, attaquaient les sentinelles et les patrouilles allemandes et transmettaient les consignes à la population des abris. L'insurrection n'était pas morte. Les observateurs s'en convainquirent le 1er mai.

"L'INSURRECTION DU  
GHETTO DE VARSOVIE"  
(Bernard MARK)

Extrait des Pages 168 à 174



## **Le suicide de S. Zygelbojm**

Le dernier message de S. Zygelbojm. Il est adressé au Président de la République polonaise en exil, Ladislas Racziewicz, et à son premier ministre, le général Ladislas Sikorski. Le dernier acte d'une tragédie qui n'a pas d'égale dans l'histoire se déroule actuellement derrière les murs du ghetto. La responsabilité du crime d'extermination totale des populations juives en Pologne, en premier lieu aux auteurs du massacre, mais elle pèse indirectement sur l'humanité entière, sur les peuples et les gouvernements des nations alliées qui n'ont jusqu'ici entrepris aucune action concrète pour arrêter ce crime. (...) Je dois constater que le Gouvernement polonais n'a pas secoué l'opinion publique avec une vigueur suffisante, même quand il a essayé de le faire. Ses démarches, en effet, ont été sans proportion aucune avec le drame qui s'est déroulé en Pologne. (...) Je ne saurais me taire. Je ne saurais continuer à vivre pendant qu'on extermine les derniers débris du peuple juif de Pologne

auquel, moi aussi, j'ai l'honneur d'appartenir. Mes camarades du ghetto de Varsovie sont tombés au cours d'une lutte héroïque. Il ne m'a pas été donné de mourir comme eux, ni parmi eux. Je leur appartiens cependant, à eux et à leurs tombes communes. Par ma mort, je voudrais pour la dernière fois protester contre la passivité d'un monde qui assiste à l'extermination du peuple juif, et l'admet. Je sais la valeur infime d'une vie humaine par les temps qui courent, mais n'ayant rien pu accomplir pendant ma vie, je pourrai peut-être par ma mort aider à briser l'indifférence de ceux qui ont la possibilité ultime peut-être, de sauver les derniers Juifs polonais encore vivants. Ma vie appartient au peuple de Pologne et c'est pourquoi je lui en fais le sacrifice. (...) Le 11 mai 1943, Samuel Zygelbojm."

Michel BORWICZ  
L'INSURRECTION DU GHETTO  
DE VARSOVIE"  
extrait pages 194/195

## David SFARD

Né en 1907 à Melniza (Volynie), fils d'un rabbin, fit ses études de philosophie à Varsovie et à Nancy. Chef de file de la poésie progressiste dans la Pologne d'avant-guerre. La vague d'antisémitisme qui se met à sévir en Pologne, à partir de 1968, sous couleur d'antisionisme, le conduit à quitter son pays pour s'établir en Israël. Sa problématique est celle des réminiscences d'une vie juive jadis épanouie, de la tragédie et de la renaissance, dans un style dominé où, cependant, la méditation sereine, après le drame de 1968, prend des accents déchirants."

### "JOURS DE CRAINTE"

(...)

*Chaque heure est pleine de menace,  
A chaque seuil veille la peur,  
La nuit attend dans la terreur  
Que le ciel bleuisse sa face.*

*Errant de ville en ville va  
L'idole terrible et cruelle,  
Embrouillant chemins et ruelles,  
Prenant au piège chaque pas.*

*Dans l'espace une mouche flotte  
Au faite figé des couvents,  
Sur chaque flèche un rêve du printemps  
Attend, comme un gibet, sa corde.*

*Tous les chemins sont devenus aveugles  
Et tous les pas  
Sont las d'errer  
Dans les profondeurs de l'effacement.*

*La vérité, seules les nuits la disent,  
Les jours qui des ténèbres naissent  
Vont se perdre dans les ténèbres  
Les aubes mentent à leur guise.*

*Je te cherche au milieu de la nuit,  
Mon cœur se noie  
Dans des étangs de tristesse.....*

## Nelly SACHS

Prix Nobel de Littérature (1966)

Extrait de *Brasier d'énigmes et autres Poèmes* (Denoël, 1967)

### O NUIT

O nuit où les enfants pleurent  
nuit des enfants désignés à la mort !  
Au sommeil il n'est plus d'accès.  
D'affreuses gardiennes  
remplacent les mères,  
tiennent serrée dans les muscles de leurs mains mort  
perfide,  
en sont ensemençé murs et charpente...  
Il n'est plus d'endroit où les nids de l'horreur soient  
couvés.  
C'est l'angoisse et non le lait que boit l'enfant au sein  
maternel.

Si la mère hier encore  
menait, blanche lune, son fils à dormir,  
dans un bras la poupée  
dont aux joues s'est effacé le rouge à force de baisers,  
dans l'autre l'animal empaillé  
qui dans l'amour reprenait vie, ...  
Maintenant souffle un vent de mort  
qui sur son passage rabat les chemises sur les cheveux  
où ne passera plus aucun peigne.

## Cinquante ans après par Chajka GROSMAN

Chajka Grosman, une des dernières survivantes parmi les dirigeants de l'insurrection<sup>1944</sup> du ghetto Byalistok, fut aussi parmi les initiatrices de la Révolte de celui de Varsovie. Elle est Présidente de l'Institut *MORESHET*, en Israël, chargé de la conservation de la mémoire des Juifs de Pologne. Elle a été député *MAPAM* à la *Knesset*. Ce texte est celui de son intervention à la cérémonie du Cinquantenaire organisée à Paris par nos amis du Cercle Bernard Lazare et la Fondation Jean Jaurès, c'est sans doute sa dernière intervention publique. Nous venons en effet d'apprendre que Chajka Grosman a eu un grave accident ( elle a glissé dans un escalier) lors d'une visite amicale dans un village arabe près de Jérusalem. Elle se trouve à présent dans le coma. Nous lui souhaitons de recouvrer la santé.

Des profondeurs Je t'ai appelé, mais tu n'es pas venu. Des abysses je t'ai appelé, mais là encore tu n'es pas venu. qui aurait pu venir, mais ne l'a pas fait, le dix-neuf avril il y a cinquante ans au moment où éclatait l'insurrection du Ghetto de Varsovie ? Vingt sept jours et vingt sept nuits une poignée de jeunes gens et de jeunes femmes avec quelques armes combattirent contre la sentence de mort imposée au peuple juif et sa destruction. Cet évènement symbolise toutes les rébellions qui éclatèrent dans les ghettos et les camps de la mort et les combats dans les forêts. Ce furent toutes des batailles perdues d'avance, mais leur fin fut une victoire triste.

Abba Kovner avait l'habitude de dire et redire : "Il ne suffit pas d'étudier ce qui arriva, nous devons rechercher comment il fut possible que cela arriva." Cette question ne nous laissa pas de repos pendant ces cinquante dernières années. Je retourne vers ma mémoire, je parcours les pages jaunies et quelques fois il me semble que que mon âme a été formée par l'éducation humaniste qui m'enthousiasma dans le Mouvement de jeunes quand j'étais jeune. Peut-être sommes nous réellement dans un monde de chiens ? Peut-être les batailles perdues, la révolte de dessus les toits et des profondeurs des bunkers furent dès le début le signe qu'aucun espoir ne germera de là ? En vérité, avons nous été laissés sur la surface de la terre uniquement pour rechercher la force et le droit de parler au monde par la bouche d'un barril de poudre ? Ceux qui se souviennent du sentiment l'attente sans espoir de notre peuple mourant devant nos propres yeux peuvent demander qui nous délivrera de nos ennemis si ce n'est notre propre puissance. Mais si c'était

cela la vérité l'Europe aurait encore été sous l'occupation nazie et le peuple juif n'aurait pas encore un pays à lui. Mon esprit fait un effort pour voir, malgré tout, que la dignité humaine et l'esprit triompheront à la fin même si tout cela arrive plus tard. Le mal absolu est éphémère, le génocide et l'esclavage ont une durée brève. Je suis encore et encore préoccupée par ce qu'il faudrait faire pour que l'âme ne soit pas déçue avant que la consolation n'arrive.

Je dois l'admettre : ces jours viennent à moi des profondeurs de mon âme à la vue de l'ancienne tempête. Qu'a appris l'homme depuis que les maisons ont été brûlées sur les têtes de leurs occupants, qu'est-il arrivé depuis que les cendres ont été dispersées par les vents ? La haine aveugle d'une race différente, d'une tribu ou d'un groupe ethnique différent, le fondamentalisme fanatique crache encore depuis les profondeurs de cet enfer et prend une nouvelle force tirée de lui. J'essaie de me convaincre que le mal n'a qu'une vie courte, mais qu'en est-il du mal qui s'accroît de

tous les côtés ? Vous voulez crier - eh ! vous là-bas en Bosnie, à Bombay, à Gaza, eh!- nous sommes Juifs. Je sais combien est petite la différence entre un jour de deuil et un jour de célébration.

Je ne crois pas qu'il faille tourner l'Holocauste en un instrument d'éducation juive patriotique, nationale. Notre peuple doit-il passer par cette tourmente pour être égal aux autres ? Même sans un holocauste n'avons nous pas le droit, à un pays souverain pour nous mêmes ? Chaque nation a le droit à sa propre souveraineté pour réaliser sa propre culture et sa propre expérience nationale. Nous voulons construire notre propre pays sans souffrir de bains de sang ni le notre ni celui d'un autre.

Face au renouveau du racisme et de l'antisémitisme je ne peux simplement dire "Soyez sioniste, laissez toute chose et venez en Israël". Il est nécessaire de venir en Israël quand il ya de l'antisémitisme, et quand il n'y en a pas, quand les juifs souffrent et quand ils vivent à

l'aise. la tête du racisme doit être coupé quand elle est encore dans le berceau. Toute l'Europe doit se souvenir de cela car elle n'a pas encore appris la leçon. Il n'y aura plus de Juifs qui y seront tués. Car l'Allemagne serait détruite elle-même. Aujourd'hui chacun fait son propre holocauste, après tout il y a assez de tragédies et nous ne devons pas faire de l'Holocauste un évènement banal. Il a été l'élément universel de la destruction des Juifs dans l'Holocauste. Des dizaines de millions de non-Juifs en plus des six millions de Juifs ont été assassinés par les Nazis. Cependant les Juifs sont morts différemment. Non parce que ils étaient capitalistes ou communistes, non parcequ'ils étaient bon ou méchants, non parce qu'ils se battaient ou qu'ils restaient dociles, mais uniquement parcequ'ils étaient Juifs. "Dieu des hauteurs, je parle entremblant : à cause de quoi et pourquoi mon peuple est-il mort ? Ou donc sont-ils morts envain ? non dans une guerre et non dans une

bataille ." Ainsi demandait Yitzhak Katzenelson, le poète du ghetto de Varsovie. Le soulèvement du ghetto a été la guerre des Juifs contre les Nazis. La décision de la "solution finale" a été dirigée uniquement contre les Juifs et les Tsiganes. L'Holocauste n'a pas été le résultat d'un désastre naturel. Des gens avec deux mains et deux pieds et deux yeux comme vous et moi le firent. Parmi eux il y en eut qui aimaient la musique et certains étaient même fous de musique classique. Et il le firent. Après cinquante ans il est temps de comprendre combien le pouvoir du pouvoir est limité. La destruction des Juifs était une partie inséparable du système Nazi, mais cependant une partie sans précédent;

Je dois répéter la vérité terrible : Déjà autour de la moitié de l'année 1941, des mois avant la Conférence de Wansee, quatre jeunes gens siégèrent et arrivèrent à la conclusion que les assassinats en masse de Juifs qui avaient déjà eu lieu dans une ville étaient seulement le début de

l'annihilation de tous les Juifs dans toute place que les Nazis avaient conquise. J'étais avec Abba Kovner, une de ces jeunes.

Qu'aurions nous dû faire avec cette terrible vérité ? Aurions nous dû la cacher aux masses de Juifs ? Rappelez-vous qu'il y avait alors près d'un demi million de Juifs à Varsovie. nous nous sommes dit : prévenons nos frères. Aujourd'hui nous le savons tous : cette évaluation de notre situation désastreuse était correcte. L'esprit humain de ces jeunes saisit la chose inhumaine qui devait arriver. Les pères et les mères d'enfants ne purent faire face à cette vérité. Même s'ils avaient compris, ils seraient restés sans secours et sans salut. De toute façon nous n'avions rien à leur offrir car il n'y avait pas de place où aller. La jeunesse juive pionnière halutzique ensemble avec les communistes et les bundistes cherchèrent des partisans parmi les combattants de la liberté non juifs. Quand tout fut dit et fait ils restèrent seuls.

Chacun des autres peuples se trouvait sur sa propre terre et combattit avec l'espoir que viendra le jour où l'Allemagne nazie sera défaite et alors il retrouvera sa liberté. Notre peuple n'eut pas cette chance qui l'attendait. Ni en Pologne ni en Hongrie ou en Lituanie et ni en France. A la tête du soulèvement du ghetto de Varsovie il y avait Mordechaï Anilevitch qui avait vingt quatre ans. ne me racontez pas des mythes à propos de héros, des mythes qui se fanent avec le temps qui passe dans l'éternité de l'histoire. Je ne suis pas venue d'un mythe. je ne suis pas le sel de la terre. je ne viens pas du sel ni de la terre, mais plutôt de la souffrance. Je suis venue en Israël d'une place où la bataille dans le ghetto a été perdue d'avance. Je ne me souviens pas des slogans de ce temps. je ne me souviens pas d'avoir pensé à propos de sauver l'honneur du peuple juif. Mais est-ce que l'honneur d'un peuple détruit avait besoin d'être sauvé. ceux qui se tinrent de côté, ceux qui furent tranquilles, ceux qui

collaborèrent - c'est leur honneur qui a besoin d'être sauvé. La totalité de l'image de l'homme avait besoin d'être sauvée. Des batailles perdues contre l'industrie technologique de la mort nous devons sauver une étincelle d'innocence afin que l'humanité puisse faire face à l'aube.

J'ai vécu avec le trauma et les blessures d'une nouvelle existence pendant cinquante ans. En Israël, l'Etat juif, la seule place où je pouvais respirer- il est habituel de parler de de nos vies de l'Holocauste à la rédemption comme si les choses étaient claires et définitives. La vérité : nos vies vacillent entre ces deux points entre lesquels nous avons établi un pont. Quotidiennement je suis sur ce pont. et tous mes efforts sont faits en vue de traverser le temps que mon fardeau m'accompagne. Tous les hiers, toute la richesse de l'esprit, de la croyance en l'humanité, est nécessaire pour gagner contre la haine, la désaffection et la pauvreté des réfugiés sans domicile, sans faire la guerre et sans

injustice. L'image d'amis perdus depuis longtemps qui ne sont plus parmi nous, ceux qui auraient pu être parents et grands parents reste avec moi partout où je vais. une bonne amie à moi, Tosia Altman, qui fut une combattante majeure ddans dans le ghetto de Varsovieet au 18 rue Mila (le QG de la Révolte N.d.l.r.), écrivit dans sa dernière lettre : mes gens meurent devant mes yeux, je serre mes mains et je ne peux les sauver. Je sais qu'elle aurait pu se sauver elle-même, mais elle choisit plutôt de se battre dans le soulèvement pour quelque chose qui, semble-t-il, était plus grand que sa propre vie. J'ai eu de la chance de survivre après le soulèvement dans le ghetto. Je vis en Israël avec tous les sentiments d'exaltation et toutes les heures de tristesse. Nous avons réalisé un temps d'espoir tel que nous ne serons plus forcés de combattre dans un dernier combat de la guerre sans choix. Le choix aujourd'hui dans nos mains est une vie de paix sans haine ou revanche.



**"PLURIELLES"**

Revue Trimestrielle de  
l'A.J.H.L.

253, Av. Daumesnil-75012 PARIS

Tél: 40 19 99 70-Fax: 43 07 05 10

Directeur de la Publication:

Albert MEMMI



Rédacteur en chef:

Roland DOUKHAN



COMITÉ DE RÉDACTION:

Violette ATTAL-LEFI; Jacqueline LON-  
DON; Izi ROSENMAN



Dépot de Titre N° 93/0021

Commission paritaire en cours

## Israéliens et Palestiniens, après un an de Gouvernement Rabin.

Interview de Gavri BARGIL, Directeur de Shalom Akchav (La Paix Maintenant)

**Izio ROSENMAN (IR):** Gavri Bargil, la première question que je voudrais vous poser est celle-ci : Après presque quinze ans de gouvernement du Likoud, c'est donc la première année d'un gouvernement de la gauche qui vien de sécouler : quelle est votre analyse de la situation et quelles sont les chances de la paix maintenant ?

**Gavri BARGIL :** Eh bien, si l'on regarde la première année de ce gouvernement il faut bien se rendre compte d'une chose très importante : on peut être critique de beaucoup de choses que fait le gouvernement mais il est certain, qu'il y a une très grande différence entre les deux gouvernements. Vous savez, le gouvernement Shamir n'était pas du tout impliqué dans ce processus de paix. Maintenant nous savons, parce que nous parlons au Premier Ministre et aux membres du gouvernement, que ce gouvernement est vraiment engagé, qu'il est très sérieux pour ce qui est de la paix. Néanmoins, j'ajoute qu'après une année de ce gouvernement nous avons encore

pas mal de doutes. Le gouvernement Rabin, qui conduit ce processus, bien qu'il y ait là des gens très bien, animés des meilleures intentions, nous ne sommes pas sûrs qu'il fasse vraiment ce qu'il faut pour aboutir à la paix. Il y a donc deux aspects : le gouvernement est très sérieux, à priori il fait tout ce qu'il faut pour aboutir à la paix, mais nous pensons qu'à l'heure actuelle, après une année, le gouvernement n'a pas fait assez du point de vue du fond. Néanmoins si l'on se demande quelles sont les chances de la paix, je dirais qu'elles se sont accrues : il y a des hauts et des bas, mais il nous semble que nous pouvons être optimistes.

**IR:Quelle différence percevez-vous entre le gouvernement Rabin et le gouvernement Shamir ?**

**GB:** Il y a beaucoup de petites choses sur le terrain qui montrent qu'on essaie d'améliorer la qualité de la vie, les droits de l'homme; le problème c'est qu'on en n'a pas fait assez. On n'a pas fait assez de progrès dans le processus de paix. Ce que nous disons c'est que le

gouvernement doit dire très clairement quel est l'objectif poursuivi. La plus grande erreur de Rabin, depuis le début, c'est qu'il a suivi la formule de Shamir. Il est bon d'être un négociateur dur au début. Mais si l'on veut conclure un accord, dans les affaires ou dans autre chose, il faut d'abord dire ce que l'on veut réaliser en fin de compte, après on discute de détails. Donc si l'autre partie sait où nous voulons en venir exactement, les choses pourraient se faire plus ouvertement. L'objectif bien sûr est de réaliser la paix, et il faudrait donc dire clairement que nous ne voulons plus dominer les Palestiniens; après on s'attaquera aux petits problèmes. Malheureusement Rabin a fait exactement le contraire; il est allé à Washington et a commencé à négocier sur des milliers de petits problèmes. Ils sont très importants tous ces petits problèmes; mais le plus important c'est de dire aux Palestiniens: "vous allez vers l'autonomie mais fondamentalement ce que nous voulons c'est après ces trois années arriver à un accord, qui signifiera que le problème devra être résolu et cela signifiera que nous ne contrôlerons plus la Cisjordanie". Cela ne semble pas encore très

clair pour les deux parties. Quels sont les objectifs du gouvernement ? On ne propose pas quelque chose de très précis; on ne parle pas d'un Etat indépendant, bien sûr, mais on ne parle pas d'une solution politique précise. Le gouvernement Shamir a dit qu'il voulait l'autonomie, mais il a dit aussi "on laisse toutes les options ouvertes". C'était bon pour le gouvernement Shamir, mais il n'y a aucune raison pour le gouvernement actuel d'en rester là. Nous savons très bien quelle est l'opinion publique, ainsi que celle des Travaillistes ou du Meretz : à savoir qu'il faut une période de trois ans pour l'autonomie. Même aujourd'hui avant de démarrer l'autonomie, nous ne pensons pas qu'après, nous continuerons à contrôler ces Territoires. Pourquoi ne pas le dire. Cela éclaircirait la question. Et les Palestiniens se sentiraient plus forts, plus assurés dans ce qu'ils font s'ils savent qu'après l'autonomie, ce ne sera pas notre domination. Les Palestiniens ont peur qu'après trois ans d'autonomie ils restent bloqués dans l'autonomie. Il faut que le gouvernement actuel dise qu'il n'a pas l'intention de garder les Territoires à tout jamais. L'autonomie n'est qu'une étape de trois ans; et puis on parlera de

l'étape finale.

**IR.** Est-ce que vous ne pensez pas que la raison pour laquelle le gouvernement Rabin ne dit pas les choses clairement, et ne dit pas quel est le but final c'est parce qu'il a peur de l'opinion publique ?

**GB.** Oui. Peut-être bien qu'il a peur de l'opinion publique. Mais quelle est cette opinion ? Il y a une chose que nous savons déjà c'est que le rêve du Grand Israël est mort. On sait vraiment que l'opinion publique est prête. Moi je vois que même les colons quand ils vont manifester ils ne parlent plus du tout du Grand Israël. Ils parlent de la sécurité, mais plus personne ne parle plus du Grand Israël. Pas seulement le Likoud, mais même les colons ne parlent plus du Grand Israël. Ils savent que c'est quelque chose qui ne fonctionne plus dans l'opinion publique. Je ne dis pas que la masse de la population en Israël a déjà accepté nos opinions, mais ils pensent qu'il doit y avoir une séparation, une séparation politique, entre Israël et les Palestiniens. Les gens se rendent compte qu'il n'y a pas d'autre d'issue. Si Rabin fait un accord de paix, un accord quelconque, eh bien il sera accepté. C'est à nous de pousser dans cette direction;

mais quel que soit un accord de paix auquel Rabin arrivera il aura le soutien de l'opinion.

**IR.** Mais ne pensez vous pas que maintenant que la gauche est au pouvoir cela peut paradoxalement paralyser la campagne de paix en Israël. C'est à dire qu'on aura peut-être peur de rendre la tâche difficile au gouvernement, car beaucoup de gens qui étaient à Shalom Akchav sont maintenant au gouvernement on ne peut pas les gêner.

**GB.** Non il ne s'agit pas de changer ici la règle du jeu. Les choses sont parfois devenues plus difficiles, mais ce sont des difficultés que nous connaissons. Je ne dis pas qu'il fallait rester dans l'opposition, je ne le regrette pas. Je pense que c'est une bonne chose que nous ayons maintenant des gens au gouvernement, et il faut bien sûr jouer maintenant un peu autrement qu'auparavant. Nous pouvons dire que nous ne sommes pas engagés pour tel ou tel gouvernement, nous défendons nos idées. Ce que nous faisons aujourd'hui c'est que nous sommes une opposition amicale. Nous ne sommes pas inféodés au gouvernement, nous l'avons dit très clairement au gouvernement dans

X l'affaire des expulsés par exemple. Nous étions les seuls à nous élever contre ces expulsions. Donc, bien que peut-être notre tâche soit rendue plus difficile, il faut <sup>exercer</sup> ~~exercer~~ des pressions dans le sens de la paix. Je dirais tout de même que ce gouvernement fera tout pour apporter un accord de paix au peuple d'Israël. Et nous lui fournirons ce soutien aussi longtemps que ce processus de paix se poursuit-nous serons cette opposition amicale. Mais nous avons là le meilleur gouvernement pour promouvoir ce processus. Nous voulons que ce gouvernement reste au pouvoir, mais devons exercer des pressions pour arriver à un accord historique. Mais nous n'allons pas le soutenir quoi qu'il fasse. Donc notre devoir est de faire pression. Mais à partir du moment où il y aura un accord de paix, l'opinion publique acceptera et soutiendra cet effort. Bien sûr la droite fera tout pour arrêter ces choses, mais nous notre devoir sera d'apporter le soutien de la rue.

**IR.** Ce débat public sur les Territoires a-t-il vraiment commencé ?

**GB.** Oui. Mais tout dépend aussi de ce qui se passe dans le processus de paix . Chaque fois

qu'il y a une baisse de la tension, chaque fois qu'Assad ou Arafat dit quelque chose, cela influe un peu sur le processus de paix. Mais je crois qu'il y aura pas mal de mouvement dans la rue des deux côtés quand les choses commenceront à bouger.

**IR.** Quelles ont les activités récentes par lesquelles Shalom Akchav s'est manifesté par rapport à l'opinion publique ?

**GB.** Nous avons récemment fait une conférence de presse. Nous allons lancer une grande campagne publique pour appeler le gouvernement à s'engager dans une initiative de paix courageuse. Nous disons que nous faisons crédit au gouvernement, qu'il veut la paix, mais, du point de vue du fond, de la substance de la paix, cela ne suffit pas. Du temps de Shamir c'était déjà pas mal de faire venir Shamir à des entretiens de paix, mais maintenant cela ne suffit plus. Pour faire des percées, aller plus loin il faut faire une ouverture. Donc nous avons déjà commencé à agir de la manière qui nous est coutumière. On commence par des petites activités, des petits groupes, et puis nous allons agir un peu partout et nous rendrons les choses de plus en plus fortes. Quand on est dans l'opposition les choses sont un peu

différents<sup>tes</sup>, mais nous pouvons parler avec tel ou tel ministre. La plupart des ministres, des membres du gouvernement sont des amis. Nous les rencontrons d'une manière régulière.

**IR.** Les media diffusent-ils votre activité ?

**GB.** Oui, vous savez les media diffusent normalement des nouvelles sur des grandes choses. Dans l'esprit du public nous sommes un mouvement de masse et nous devons faire des grandes manifestations. Mais à l'heure actuelle nous ne pensons pas que c'est la chose la plus importante. Dans l'intervalle nous faisons beaucoup de choses politiquement qui sont importantes, qui sont du lobbying. Nous utilisons la confiance, les bonnes relations que nous avons aussi avec le leadership palestinien pour aboutir à quelque chose. Nous discutons aussi bien avec les représentants palestiniens qu'avec notre gouvernement.

**IR.** Justement quelles sont vos relations avec les Palestiniens dans cette conjoncture, à savoir dans ce stade très violent de l'Intifada ?

**GB.** Nos relations avec les Palestiniens, surtout avec le leadership, sont un bon exemple de ce que l'on peut montrer à la

population israélienne : comment des relations s'établissent entre les Palestiniens et les Israéliens, comment elles devraient être dans l'ensemble. Nous nous réunissons avec eux, nous parlons avec eux. Et quand on se réunit, quand on parle, on peut construire la confiance. Beaucoup de craintes peuvent être surmontées. Et nous avons ces relations suivies depuis quelques années, nous avons construit un climat de confiance très bon des deux côtés et je crois que c'est une confiance qui nous permet de surmonter beaucoup de problèmes qui se sont posés aussi bien du côté palestinien ~~aussi bien~~ que du côté israélien. Ils savent, ils comprennent, nous savons, que nous luttons pour la même chose. Nous avons appris à nous connaître, à nous faire confiance. Nous avons des entretiens avec eux constamment, sur une base tout à fait régulière, périodique. Quelquefois nous en faisons une manifestation publique c'est vrai, quand nous pensons que c'est nécessaire; mais nous les rencontrons régulièrement, sans que ce soit sous le feu des projecteurs, nous essayons de leur expliquer quels sont les problèmes de l'opinion publique en Israël, ils nous expliquent leurs problèmes.

Nous confrontons nos problèmes. Nous les rencontrons en privé pratiquement toutes les semaines. Nous échangeons des idées. Je voulais vous dire ici une chose qui est d'importance historique : même si nous sommes loin des media, ce que nous faisons là je crois est important en maintenant le camp de la paix du côté des Palestiniens. En leur donnant, même à l'heure actuelle, à sentir qu'il y a beaucoup de gens en Israël qui veulent la paix, qui y aspirent et qui font tout pour la faire avancer. Si nous voyons ce qui s'est passé ces dernières années, *une des choses historiques que nous avons fait depuis que l'Intifada existe c'est de continuer à parler avec le côté palestinien et nous donnons ainsi plus de pouvoir au camp de la paix palestinien de continuer.*

**IR.** Il y a quelques fois des gens à l'extérieur qui pensent que le camp de la paix parmi les Palestiniens est petit, faible, et qu'il devient de plus en plus une minorité ?

**GB.** Non. Je peux vous dire que cela n'est pas tout à fait exact. Quand on voit ce qui se passe en Cisjordanie et à Gaza, quand on parle aux gens, quand on parle aux responsables on voit que ce n'est pas cela. Pensons simplement à

une chose : quand à la fin du premier round des négociations la délégation palestinienne est revenue en Cisjordanie les Palestiniens les ont accueillis en héros et puis l'*Intifada* s'était arrêtée pendant quelques jours. Puis il y eu quelque chose à quoi l'armée ne savait pas comment répondre : les Palestiniens venaient voir les soldats et leur donnaient des fleurs; qu'est-ce qui prouve plus que cela que les gens en ont assez de la situation actuelle. Ils sont tout près d'un compromis avec Israël, ils sont prêts à transiger. Mais ils ont besoin eux-mêmes d'une espérance pour les nourrir dans leur projet et si nous pouvons leur donner cette espérance nous pouvons arriver à des percées historiques. Le problème est simplement qu'à mesure que le temps passe ils ont l'impression que les pourparlers de paix ne sont que des pourparlers et qu'il n'en sortira rien d'autre que des paroles, alors que la situation dans les camps de réfugiés ne fait qu'empirer. Ils croient de moins en moins dans le processus de paix, et alors ils passent à la violence. C'est le désespoir qui les pousse à la violence on le sait.

**IR.** Vous savez, c'est une chose qui n'est pas très claire dans la

### Diaspora.

**GB.** Il faut préciser les choses. Il y a les extrémistes qui feront n'importe quoi pour arrêter le processus, mais nous savons très bien que nous avons des extrémistes également en Israël. Mais la question est de savoir s'il s'agit seulement de groupes terroristes. Eh bien nous et les Palestiniens nous pourrions faire des choses pour les arrêter. Mais il s'agit de savoir où ira la masse du peuple palestinien. La masse du peuple palestinien ira-t-elle avec l'OLP ou ira-t-elle avec le *Hamas* et cela dépend de nous. De savoir si le désespoir le pousse. Si nous leur donnons le sentiment qu'ils peuvent améliorer la situation ils iront avec le camp de la paix. Si on ne leur donne pas cet espoir, ils iront avec le *Hamas*. Et je crois que c'est une chose importante, dont nous devons convaincre le gouvernement. La situation des Palestiniens est totalement différente de la Syrie. Quand on a affaire à la Syrie ce sont deux pays qui discutent; cela peut prendre une année, cela peut prendre deux ans. Aussi longtemps que les deux parties veulent arriver à un accord de paix on y arrivera peu à peu. Et là il faut aussi prendre des initiatives par rapport de la Syrie.

Là le temps ne joue pas en notre défaveur. Mais avec les Palestiniens le temps joue en notre défaveur. Si le camp de la paix perd espoir, si les Palestiniens perdent espoir ils suivront le *Hamas*. Nous devons donc agir rapidement.

**IR.** Vous pensez que la situation empire ?

**GB.** Non. Je dois dire en tout cas que le temps ne joue pas en notre faveur, en Cisjordanie. Donc il faut marcher vite. Il faut prendre le temps entre nos mains pour leur obtenir cette autonomie, pour donner de l'espoir aux Palestiniens. Je crois que cela améliorera la situation de part et d'autre. Avec les Palestiniens on a affaire à une délégation, une délégation palestinienne dont le seul pouvoir, la seule attribution en quelque sorte, est d'apporter l'espoir à leur peuple.

**IR.** La situation des droits civiques, la situation des droits de l'homme comment se présente-t-elle ? Est-ce qu'elle empire ?

**GB.** Il y a beaucoup de choses que le gouvernement actuel a fait pour améliorer la situation des droits civiques sur le terrain dans la Cisjordanie, je vous l'ai dit au début. Mais puisque rien ne s'est passé dans l'arène politique, les

choses empirent. Parce qu'il y a un cercle vicieux de la violence. Si rien ne se fait les gens sont désespérés, à ce moment là le *Ham*as se renforce, la violence se renforce. Cela agit de nouveau dans un sens négatif sur la progression. Il y a donc un cercle de la violence qu'il faut briser, et le seul moyen de le briser c'est de faire des progrès vers la paix.

**IR.** Si l'on voit les choses de l'extérieur, de la Diaspora, les contacts avec les Palestiniens, ces contacts quotidiens que vous avez ne sont pas du tout perçus. Alors ce qu'on voit aussi dans le nouveau processus de paix c'est la violence, la violence contre les Juifs, il y a aussi la violence qui s'exerce, contre les Palestiniens, en violation des droits civiques. Qu'est ce qu'on peut faire pour changer l'opinion, pour montrer qu'il y a des choses qui avancent dans ce sens, qui peuvent se faire entre Israéliens et Palestiniens. Est-ce qu'il y a quelque chose qui a été fait ces derniers mois ?

**GB.** Eh bien nous avons des contacts ouverts avec les Palestiniens tout le temps. Nous avons des réunions avec des petits groupes en Cisjordanie tout le temps, mais faire quelque chose en public cela dépend de la situation

politique. A l'heure actuelle je ne crois pas que cela soit productif, que ce soit bon ni pour eux ni pour nous. Si la situation s'améliore quelque peu, s'il y a des progrès qui sont faits dans les négociations sur l'autonomie, alors je crois que l'on pourra faire quelque chose d'un peu plus manifeste, d'un peu plus public.

**IR.** Quelle pourrait-être la contribution de la Diaspora juive pour aider aussi bien la paix que le camp de la paix en Israël ?

**GB.** Les gouvernements d'Israël ont essayé depuis des années d'éduquer la Diaspora. Je crois que les communautés juives de par le monde constituent une très grande force et ont beaucoup d'influence dans ce qui arrive en Israël. Nous avons besoin de l'aide de la Diaspora, pour Israël dans son ensemble, mais surtout pour le camp de la paix. Il devrait y avoir un dialogue ouvert entre Israël et les communautés juives. Nous ne pouvons pas dire à la Diaspora nous voulons garder avec vous les relations ouvertes, mais ne nous dites pas ce que vous pensez de la situation. Tout groupe attaché à la paix, dans une communauté, devrait prendre la parole et parler haut et fort. Il ne faut pas se taire. Si on se place dans une perspective

d'amour pour Israël on peut dire "il y a ceci ou cela qui ne va pas en Israël". Ce fut une erreur du gouvernement Shamir de dire que parce que les Juifs de Diaspora ne vivent pas en Israël ils n'ont que le droit de se taire. Non, il ne faut pas soutenir un gouvernement juste parce que c'est un gouvernement. Si on avait un gouvernement *Moledet* ~~il~~ faudrait-il vraiment le soutenir juste parce que c'est un gouvernement d'Israël. Non.

Ce que fait le gouvernement Rabin change le public israélien, qui se rend compte que la situation évolue. Je crois que la pensée messianique qui a été celle du Likoud ne fonctionne plus. L'opinion publique sait maintenant qu'on ne peut plus contrôler les Palestiniens. Cette domination ne peut pas continuer.

Beaucoup de gens disent : "il y eu juste un petit changement : il y a juste neuf mandats qui séparent le Likoud". Non, aujourd'hui neuf sièges cela fait beaucoup. C'est beaucoup parce que cela fait un glissement entre le Likoud et les Travaillistes, qui compte, il y eu un transfert de voix important et ceux qui essaient de minimiser ce transfert rêvent tout éveillé.

## Maimonide, fils et père de l'Histoire?

par Hubert  
HANNOUN

Professeur aux Universités de  
Bourgogne et de Provence

---

### Maimonide, un penseur politique de son temps

Un penseur d'envergure est toujours, à la fois, le produit d'une époque et l'un des moteurs de son dépassement. Maïmonide est de ces penseurs-là.

Il est homme de son temps. Médecin, il est le praticien d'une médecine non expérimentale - nous sommes encore loin de Claude Bernard - et ses conclusions ne font, actuellement sourire que ceux qui ne parviennent pas à vivre l'épaisseur des conquêtes qui, de 1138 à 1193, ont marqué le lent processus de la science humaine. Homme politique et

philosophe, en Égypte, à partir de 1165, Maïmonide est, essentiellement, un seigneur responsable de la communauté juive du pays, voire des communautés juives méditerranéennes. Il est seigneur en une société féodale et, encore, esclavagiste, avec - ce qui nous apparaît actuellement comme - ses scandaleuses évidences et ses étonnants stéréotypes. C'est ainsi que l'on peut comprendre que le seigneur Maïmonide ait été amené, dans le cadre de structures sociales infériorisant la femme, à lui refuser tout droit à cette culture de l'élite juive de ce temps qu'est l'étude du *Talmud* et de la *Thora* (1).

De la même façon, les deux ouvrages essentiels de Maïmonide en matière de philosophie et de droit sont, d'une part, le *Michné Thora*, sorte de résumé du *Talmud* au point de rédaction où il était parvenu au XII<sup>e</sup> siècle, et le *More Ha Nevoukhim* (Guide des Égarés) qui traite fondamentalement des principales questions philosophiques de ce temps. La coexistence de ces deux ouvrages ne peut être comprise si

l'on ne les rattache pas au Maïmonide-seigneur comme leur auteur, un seigneur chez qui perce, parfois, un certain mépris du "vulgaire" jugé incapable de parvenir à l'appréhension des vérités philosophiques (2). Le Michné Thora est un recueil de préceptes indiquant le devoir-faire de tout un chacun de ce temps, un tout un chacun populaire désorienté par la complexité des textes talmudiques parvenus à un degré important de compilations parfois contradictoires les unes des autres. Ce recueil est destiné au "vulgaire" qui doit être éclairé sur ce qu'il doit faire sans pour autant être apte à en saisir le pourquoi (3). Par contre, le *More Ha Nevoukchim*, lui, est destiné à l'élite intellectuelle - qui souvent peut être assimilée à l'élite féodale - , qui, seule, peut parvenir aux hauteurs de la pensée philosophique. Cette oeuvre est élitiste comme elle ne pouvait pas ne pas l'être à cette époque, écrite par un philosophe-seigneur (4). Elle s'adresse à ceux - un petit nombre - qui, seuls, pourront en saisir le sens profond

Mépris relatif de la femme et du peuple sont là, entre autres tendances, deux caractéristiques de la société féodale méditerranéenne du XII<sup>e</sup> siècle auxquelles, quel qu'ait pu être, par ailleurs, son génie, Maïmonide n'a pas échappé.

**Maïmonide, un penseur précurseur de la philosophie moderne de la connaissance**

Si Maïmonide a reflété la société qui l'a porté, il lui a, en retour, apporté des lumières dont les reflets parviennent encore jusqu'à notre époque. Nous avons choisi la gnoséologie pour illustrer ce constat : la critique que Maïmonide fait de la connaissance humaine, de sa puissance comme de ses limites, n'est pas sans rappeler certaines des conclusions de l'épistémologie contemporaine jusque et y compris celles des théories dites de la complexité (5).

Un texte du *More Ha Nevoukchim* nous paraît

particulièrement significatif à ce sujet . On peut y lire (Guide des Égares - Trad. Munk - I.31 - p. 107-108) :

" Alexandre d'Aphrodise dit que les causes de désaccord "

au sujet de certaines choses sont au nombre de trois:

" 1/ Les prétentions ambitieuses et rivales qui empêchent l'homme de percevoir la vérité.

" 2/ La subtilité de la chose perceptible en elle-même,

" sa profondeur et la difficulté de la percevoir.

" 3/ L'ignorance de celui qui perçoit et son incapacité de saisir même ce qu'il est possible de saisir.

" Voilà ce que dit Alexandre d'Aphrodise.

" De nos temps, il y a une quatrième cause qu'il

" n'a pas mentionnée parce qu'elle n'existait pas chez

" eux ; c'est l'habitude et l'éducation, car il est

" dans la nature de l'homme d'aimer ce qui lui est familier et d'y être attiré."

Importantes densité et profondeur de ce texte, s'il en

est ! Maimonide y dénonce les principales causes d'erreur dans la recherche de la vérité et de discordes conséquentes entre les hommes.

La première de ces causes se situe au niveau des "prétentions ambitieuses et rivales" qui, plus que les raisons et plus que de raison, font les mobiles de l'adhésion à telle opinion ou à telle doctrine. Les données actuelles de la psychologie de la connaissance permettent d'apercevoir avec quelque certitude que cette adhésion est provoquée par un complexe psychique au sein duquel les facteurs relevant de la réflexion (logique des raisonnements, argumentation rationnelle, référence à l'expérience, etc. ...) le disputent inévitablement aux mobiles d'origine affective ("envie" de croire, pulsions inconscientes, a priori affectifs, archétypes sociaux, intérêts personnels ou partisans, etc. ...).

Sans pouvoir encore faire référence à un appareil psychologique ni sociologique inexistant à son époque, Maimonide a pourtant, ici,

l'intuition des mécanismes de la connaissance que nous analysons de nos jours.

La seconde cause de l'erreur et de la difficulté à connaître se situe au niveau de l'objet même de la connaissance. Cet objet résiste, parfois, à notre appréhension non pas tant - ni seulement - en raison de notre incapacité à l'appréhender mais en raison de sa structure même qui s'avère non-complémentaire de nos propres structures mentales.

L'objet est un wagon dont l'écartement des essieux est de 1,40 m et que l'on veut faire rouler sur une voie (notre structure mentale) dont l'écartement des rails est de 1,60m. La philosophie allemande contemporaine parle, à ce sujet, d'un objet "*grundlos*", sans fondement, entendons, sans fondement objectif coïncidant avec notre logique.

Les théories contemporaines de la complexité n'avancent pas autre chose en affirmant que

tout objet porte en lui même, à la fois, un ordre (correspondant à notre ordre logique) et, inévitablement, un désordre échappant à toute appréhension possible par nos structures mentales et formant, ainsi, le champ quasi infini des recherches de demain (6).

Toute prétention à une connaissance totale du monde est bannie, à la fois, par Maïmonide et par l'épistémologie contemporaine.

La troisième cause de l'erreur, troisième obstacle à la découverte de la vérité, est, plus couramment, signalée : elle se situe au niveau de la faiblesse de l'esprit humain, de son incapacité à se coordonner. En langage moderne, nous dirons, confirmant toujours la thèse maïmonidienne, qu'un tel esprit n'est, bien sûr, pas apte à saisir l'insaisissable désordre de l'objet, mais, de plus, il n'en appréhende même pas l'ordre.

La quatrième cause d'erreur fait l'apport propre de Maïmonide. Cette cause se situe au niveau de "l'habitude et l'éducation". Comment ne pas apercevoir, ici, la référence

contemporaine à tous les conditionnements mentaux que l'accélération des modes de communication a accentués?

Si, pour Maïmonide, celui qui est dans l'erreur, est la victime de "l'habitude et de l'éducation", nous dirons, en notre langage actuel, qu'il est celui qui ne sait éviter la prévention et la précipitation dénoncées par Descartes, celui qui est victime du "viol des foules", celui en qui le JE a disparu devant la pesanteur du NOUS.

En ce sens, par cette dénonciation de "l'habitude et de l'éducation", chez Maïmonide, dénonciation de toutes les causes extérieures à lui-même qui font que l'individu ne parvient pas à l'autonomie de son jugement - par cette dénonciation, donc, Maïmonide s'inscrit dans le droit fil de la structure essentielle de la pensée moderne considérée dans sa perspective délibérément individualiste. La revendication du JE PENSE cartésien, avec tout le solipsisme qu'elle suppose, est déjà là

dans la pensée maïmonidienne.

Maïmonide, dans sa tentative de dépasser tout mode collectif de connaissance, se fait champion de la réflexion individuelle autonome. Signe de notre temps (7), le cogito cartésien est en germe dans le *More Ha Nevoukhim*.

### **Maïmonide, un penseur précurseur de la métaphysique contemporaine**

La question où la gnoséologie parvient aux dimensions d'une métaphysique est celle des limites de la connaissance humaine. Pouvons-nous tout savoir ? Autrement dit, si, semble-t-il, il y a du connu, y a-t-il aussi de l'inconnu ? Y a-t-il de l'inconnaissable ?

Un passage du *More Ha Nevoukhim* nous fait connaître la position de Maïmonide à ce sujet (Cf : Guide des Égarés - Trad. Munk - II 23 - p. 183 et II 24 p. 194) :

*Je te parlerai des doutes*

*graves qu'on peut opposer à celui qui croit que la science humaine peut rendre compte de l'ordre des mouvements de la sphère céleste, et que ce sont là des choses physiques qui arrivent par une loi nécessaire dont l'ordre et l'enchaînement sont clairs Dieu seul connaît la véritable nature du ciel, sa substance, sa forme ; mais, pour ce qui est au-dessous du ciel, il a donné à l'homme la faculté de le connaître, car c'est là son monde et la demeure où il a été placé et dont il forme lui-même une partie.*

L'homme est donc à même de connaître le monde à échelle humaine, le monde "sublunaire" disait-on à l'époque maïmonidienne. Mais les réalités lointaines, celles qui se situent à un autre niveau que cette échelle humaine lui échappent. La connaissance, pour être possible, réclame la discrimination de différents niveaux de l'objet de connaissance, de celui qui s'avère proche du vécu humain immédiat jusqu'à celui qui ne relève que d'une pure conception de son esprit.

Comment ne pas, ici, souligner qu'en maints secteurs, cette structuration du monde en plusieurs niveaux différemment appréhensibles, chez Maïmonide, rappelle certaines problématiques de l'épistémologie contemporaine? La géométrie euclidienne, outil efficace de connaissance de notre espace humain, doit céder sa place aux géométries non-euclidiennes lorsqu'il s'agit de découvrir les structures des mondes macro-physique et (peut-être) micro-physique. Il semble bien que la conquête de l'infiniment grand ou de l'infiniment petit par la science contemporaine n'amène, certes, pas à poser l'existence d'un inconnaissable absolu, mais la nécessité d'un changement d'outil méthodologique de cette conquête.

Enfin, aspect non moins important de la modernité de la pensée maïmonidienne : son scepticisme de méthode quant à toute affirmation relevant d'une connaissance possible de l'absolu. Cet absolu, si régulièrement récusé par la pensée contemporaine,

Maïmonide le situe hors de toute possibilité de connaissance. Sans le nier, il le pose comme inconnaissable. Même lorsque cet absolu se porte sur l'existence de Dieu. C'est ainsi qu'il écrit (Guide des Égarés - Trad. Munk L III - 29 - p. 249) :

Et c'est la vérité car il nous est impossible d'avoir les éléments nécessaires pour raisonner sur le ciel qui est loin de nous et trop élevé par sa place et son rang ; et même la preuve générale qu'on peut en tirer en disant qu'il nous prouve l'existence de son moteur est une chose à la connaissance de laquelle les intelligences humaines ne sauraient arriver.

Humilité donc de Maïmonide devant toute prétention d'une connaissance absolue. La science contemporaine poursuit, dans le même sens, en jetant les mêmes bases d'une mise en doute de l'absolu lui-même. La rigueur rationnelle ne se retrouve-t-elle pas semblable de part et d'autre ?

## NOTES

1 - On peut lire dans "Le livre de la connaissance" de Maïmonide (Quadrige/PUF-1961) :

Troisième section - Chap. 1 - p. 167 :

I - Les femmes, les esclaves, les petits enfants sont quittes de l'étude de la Loi ...

Idem - p. 172-173 :

XIII - Si une femme apprend la Loi, elle mérite une récompense divine, mais son mérite n'est pas aussi considérable que celui que s'acquiert l'homme ... Les Sages ont déconseillé au père d'enseigner la Loi à sa fille parce que la plupart des femmes n'ont pas l'esprit apte à l'étude et que selon l'indigence de leur entendement, elles transforment les paroles de la Loi en vain bavardage Apprendre la Loi à sa fille vaut autant que lui apprendre d'insipides sonnettes

2 - Voir, à ce sujet, la classification des catégories humaines chez Maïmonide. Guide des Égarés - Trad. Munk Chap. III - 51 - p. 433-436

3 - Maïmonide ne cache pas son rejet presque instinctif du peuple dans le passage suivant (Guide des Égarés - Trad. Munk - I 35 - p. 135-136) : De même qu'il faut enseigner aux enfants et publier dans les masses que Dieu est Un et qu'il ne faut point adorer d'autres que lui, de même il faut qu'ils

approuvent par tradition que Dieu n'est point un corps ... Et cela doit suffire aux enfants et au vulgaire pour établir dans leur esprit qu'il existe un être parfait qui n'est point un corps

4 - Maïmonide le dit clairement dans son introduction au *More Ha Nevoukhim* (Trad. Munk - L. I - p. 25) : Je n'ai eu d'autre alternative, si je voulais trouver le moyen d'enseigner une vérité bien démontrée, que de choisir la manière qui convienne à un seul homme distingué et qui déplaît à dix mille ignorants et j'ai préféré pour cette seule personne sans faire attention au blâme de la grande multitude. On sait, par ailleurs, que le commentateur de Maïmonide, Moïse Narboni (1300-1362) a considéré que celui-ci avait masqué en permanence sa pensée véritable au peuple afin de ne pas le perturber et de ne pas mettre en danger la paix sociale.

5 - Cf, à ce sujet :

E. Morin - La méthode - T. 1  
- Le Seuil - 1971

Introduction à la pensée complexe - ESF 1991

G. Nicolis & I. Prigogine : A la rencontre du complexe PUF  
- 1992

Science et pratique de la complexité - Actes du colloque de Montpellier - Mai 1984

Les théories de la complexité - Colloque de Cerisy - Le Seuil - 1990

6 - E. Morin écrit en ce sens (Colloque de Montpellier) :

"La complexité surgit d'abord comme problème de l'irréductibilité du désordre".  
(op. cit. p. 81)

7 - Un autre auteur juif contemporain de Maïmonide devait revendiquer lui aussi le droit à la pensée strictement individuelle. Il s'agit de Abul BARAKAT, mort à Bagdad en 1165, et qui écrit dans l'un de ses ouvrages (*Kitab Al Mutabar*) : "J'y ai mis ce que j'ai connu, établi par une réflexion personnelle, vérifié et parfait par la méditation".

**Rolland DOUKHAN**

Une émission de Radio:

**Au carrefour de trois anniversaires**

*Il est intéressant de remarquer combien la spécificité peut emprunter parfois des voies bizarres. Il y a 3 jours, le 8 mai, la France vient de célébrer la commémoration de sa victoire sur le nazisme, la fin d'une guerre horrible qu'on qualifie souvent à tort de "guerre de 39/40". Pour l'Algérie, par contre, cette date rappelle des événements qui ont ensanglanté tout l'est constantinois, une répression qui a fait selon des estimations très divergentes, entre 8000 et 40000 victimes, la vérité se situant probablement plus près de 10000 que de 20000 morts. Pour Israël, ces journées de mai commémorent le vote de l'ONU, reconnaissant son existence en 1948, vote qui autorise Ben Gourion*

*à proclamer solennellement la naissance de l'Etat juif, le 15 mai. Et je suis sûr qu'il existe de par le monde d'innombrables autres anniversaires, joyeux ou dramatiques, qui résonnent diversement dans la mémoire des peuples concernés.*

*Pour ma part, je me suis surpris à constater que j'étais situé au carrefour de ces trois anniversaires que je viens de citer. Né en Algérie dont j'ai suivi la vie politique dès 1946, de culture et d'éducation juives, par ma naissance, mais aussi, de nationalité française par la grace du décret Crémieux, et de culture française, par amour de sa langue, je me trouve comme on dit, interpellé par l'interférence de ces trois événements.*

*A l'évidence, si les trois manifestations commémorant ces événements se passaient le même jour, à la même heure, je choisirais de me rendre à celle qui rappelle la victoire sur le nazisme. Il y a en*

*nous des choix qui nous échappent, des chemins qui se croisent et qui finissent par former ce qu'on appelle notre route.*

*N'est-ce pas là une des formes de la culture ? N'y a-t-il pas, déjà, dans nos hésitations la graine, la présence d'une décision ?*

*La communauté, voilà un mot si utilisé qu'il en devient vide de sens. On croit trop souvent qu'il désigne un ensemble de personnes de même croyance, ou de même origine, ou de même conviction, ou de même couleur, que sais-je, moi, des gens qui se regroupent autour de n'importe quoi qui soit un "même", un "identique" qui serait seul et unique. On oublie que ce mot désigne des gens, des êtres humains ayant heureusement plus d'une seule pulsion, avec des forces et des faiblesses, des choix aux priorités diverses, des contradictions, des libertés, on oublie que, bien heureusement, on n'a pas encore inventé, ni biologiquement, ni*

*sociologiquement, ni culturellement, les clones.*

*Si je savais prier, je ne demanderais pas au Seigneur, quel qu'il soit, de me protéger des méchants, ni de me permettre de garder le bon chemin, ni de me garder du mal, toutes choses que je peux fort bien assumer, mais de me laisser mon humaine condition, c'est à dire mon droit imprescriptible à être unique. Parce qu'après tout, savoir qu'on est unique, c'est accepter que l'autre le soit aussi. Je crois très fortement que le syndrome des clones se retrouve à l'origine de tous les intégrismes.*

*Si tous ceux qui en ont le comportement étaient des clowns et non des clones, tout le monde en rirait. Malheureusement, ce n'est que rarement le cas, et l'univers que ces clones-là engendreraient serait un drôle de cirque.*

**Radio Shalom**

11 mai 1993

## **Hommage à un ami disparu : Maurice POLITI** par Albert MEMMI

Notre ami Maurice POLITI, membre du Bureau de notre Association, nous a quitté le 3 mars 1993.

Né le 21 septembre 1925 à Athènes, il s'engage résolument dans la Résistance, parallèlement à des études de droit.

Comme beaucoup d'écrivains, l'œuvre exprime la vie : "Les faubourgs d'Athènes" paru aux éditions Gallimard, relate ses années d'adolescence.

Il gagne Israël en 1950, séjourne longtemps sous la tente au bord du lac de Tibériade, avant de partir du Kibboutz Degania. Lorsqu'il quitte le kibboutz, il emporte avec lui un manuscrit "Les évadés du Paradis".

Il sera dorénavant journaliste à Tel-Aviv, critique de théâtre, traducteur, et même dramaturge avec "Maayana", qui aura les honneurs du théâtre national de la Habima.

Après un séjour au Bénin comme Conseiller de Presse auprès du Gouvernement local, il rejoint Israël comme rédacteur en chef du "Journal d'Israël", set correspondant de l'AFP jusqu'en 1989, où il prend sa retraite.

En lui nous avons perdu un membre actif, judicieux, de notre Association, un militant dévoué et un ami.

**Note de lecture:** Gershon WEILER, La Tentation Théocratique - Israël, la Loi et le Politique, Calmann-Lévy, 1991.

par Martine TIMSIT

Paru en hébreu en 1976, puis traduit successivement en anglais et en français, l'ouvrage de Gershon Weiler constitue une réflexion brillante, et quelque peu provocatrice, sur le problème épineux des rapports de la religion et de l'Etat, dans le contexte général de la tradition juive tout d'abord, dans le cadre particulier de l'Etat d'Israël ensuite.

La thèse centrale de ce livre, qui valut à son auteur de véhémentes critiques, est que la Halakha (soit la loi religieuse juive codifiée par les rabbins) s'avère foncièrement incompatible avec l'Etat moderne, libéral et démocratique, que les pères fondateurs du sionisme appelèrent de leurs vœux et qu'une majorité d'Israéliens s'efforce toujours de bâtir. Ainsi, le moindre mérite de Weiler n'est pas d'aborder au fond une

question généralement appréhendée sous un angle superficiel, les explications du conflit religieux en Israël se restreignant trop souvent aux facteurs institutionnels, autrement dit, à la capacité de chantage que confère aux partis orthodoxes le fonctionnement défectueux du système politique. Or, ce n'est pas tant le pouvoir des rabbins que la doctrine théologique que ceux-ci véhiculent qui, pour l'auteur, doit être mise en cause.

Visant l'établissement d'un régime théocratique, la Halakha présente en effet comme caractéristique première de ne pouvoir s'accommoder d'un Etat juif autonome, fondé sur une légitimité rationnelle et gouverné par un droit séculier propre. Au nom de la suprématie absolue de la législation divine, la tradition tend à l'instauration d'une "dictature cléricale" où les interprètes religieux exercent l'autorité suprême, tandis que les organes laïques qui leur restent soumis doivent essentiellement veiller au respect de la Torah, en prenant, si besoin est, des mesures de contrainte. Dans un tel schéma, nul rôle décisionnaire n'est accordé au

peuple dont le seul devoir consiste à obéir strictement à la Loi révélée.

On le voit, le jugement est sévère, mais à nos yeux lucide. L'absence de nuances quelquefois reprochée à l'auteur (voir le commentaire de Claude Klein paru dans Le Monde du 31 mai 1991) a au moins l'avantage de mettre à nu le fossé insurmontable qui sépare deux visions antagoniques de l'organisation sociale - l'une théocratique, l'autre démocratique - que les dirigeants israéliens tentent pourtant de concilier en cédant aux revendications des partis religieux dans d'importants domaines. Cette solution semble à l'auteur totalement inadéquate; d'abord, parce qu'elle heurte la liberté de conscience des citoyens non-croyants; ensuite, parce qu'elle repose sur un malentendu: contrairement à ce que pensent les partisans d'un compromis, la Halakha ne contient pas un système de valeurs dont le législateur pourrait valablement s'inspirer, mais un système de lois, "totalitaires" ajoute-t-il, qui n'admet la concurrence d'aucun autre ordre juridique. C'est

pourquoi il préconise clairement la séparation de la religion et de l'Etat, même s'il conçoit que celle-ci nécessitera du temps et devra s'adapter aux conditions sociales et culturelles spécifiques à l'Etat juif.

Une seconde thèse récurrente de l'ouvrage, qui porte sur la nature antipolitique de la Halakha, suscite davantage de réserves.

Antipolitique, la loi religieuse juive l'est certainement par le type d'attitude qu'elle requiert, manifestement inconciliable avec l'art de gouverner. Comme l'énonce à juste titre Gershon Weiler, "la politique ne peut être conduite en fonction de ce qui est permis, obligé ou interdit"(p.317).

Mais n'est-elle pas, en revanche, éminemment politique lorsqu'elle récuse la différenciation entre les sphères temporelle et spirituelle et qu'elle prétend, par ce fait, dicter à l'Etat sa conduite et son droit?

## Evelyne DORRA-BOTBOL: Des méandres de l'identité

### deux livres

*a) La troisième sphère.* d'Amos Oz ( Calamnn Lévy, éditeur).

Six jours de la vie de Fima, six jours dans son monde intérieur vu par ses yeux spectateurs, scrutateurs. Son observatoire ? la clinique gynécologique où il travaille comme réceptionniste, mais aussi ses amies, son passé, la presse dont il se nourrit voracement.

Six jours dans la peau flasque et surabondante de ce hierosolémite de cinquante quatre ans qui saute d'un centre d'intérêt à un autre, qui s'interdit d'agir alors qu'il sait exactement comment élever le fils de son "ex" ou même comment mener les discussions sur la paix !

A travers les visites de son vieux jeune homme de père, nous progressons avec Ephraïm vers les sources...

Peut-être entreverrez-vous . ... la troisième sphère ?

*b) Les nuits de Lutèce .* de David SHAHAR (François Bourin, éditeur)

Agrippés aux jupes de <lutèce, la belle tzigane, nous partons à la visite du Paris secret de David SHAHAR au rythme endiablé d'une farandole de carnaval dans lequel on ne peut plus reconnaître le bien du mal...

Thomas Astor est-il Tammouz, l'ami d'enfance du narrateur à Jérusalem ?

Comment Geneviève, a-t-elle pu fuir sa famille austère pour suivre un tzigane pauvre, laid, illettré et brutal de surcroît ?

Qui sont ces "Yenishes", Tsiganes dont la langue ressemble au Yddish ? Qui est qui ?

Toujours au rythme de la fête et toujours en riant, nous plongeons dans les profondeurs du questionnement de l'identité.

## un opéra

*Les contes d'Hoffman* , musique de Jacques OFFENBACH, livret de Jules BARBIER

Mise en scène de Roman POLANSKI., à l'Opéra de la Bastille

Dans "la vie parisienne", Offenbach se moquait d'une société où tout n'est qu'apparence. Il suffisait de changer de costume et le bottier devenait amiral, Gbrielle, la jolie gantière devenaait la veuve explorée d'un colonel...

Renoncer à son identité devient beaucoup plus douloureux dans les contes d'Hoffmann où la mécanique se détraque : la brillant et parfaite Olympia, se brise au sommet d'une trille qui fait l'admiration de tous, par amour pour une Giulietta les hommes renoncent à leur reflet, à leur ombre ...

Ce renoncement est encore plus douloureux pour Antonia qui doit irrémédiablement chanter ....jusqu'à la mort.

Tout est magistralement interprété dans un climat somptueux et inquiétant dont Roman Polanski a le secret : la révélation de l'année, Nathalie Dessay pour Olympia de même que tous les autres dont la réputation n'est plus à faire.

Cette œuvre est "le chant du cygne" d'Offenbach, œuvre qu'il n'aura pas le temps de terminer tout à fait.

A quoi avait renoncé ce fils de *Hazan* ? Pour l'amour, pour la gloire ? S'est-il senti dépossédé de son identité ?

On dit qu'en composant cet opéra, il lisait une biographie de Mozart..

Comment ne pas sortir bouleversée par ce spectacle !

## Nos lecteurs nous écrivent:

Nous avons reçu :

### 1) à propos de l'article "L'Œil et la dent" (N°1):

Estelle DORRA, nous envoie une lettre dont nous extrayons les passages suivants:

"Tout d'abord sur la forme:

Obsédée que je suis par les nombreux reportages sur les "cruautés israéliennes" j'ai d'abord cru comprendre que l'homme étranglé posément et l'homme assassiné en prison (est-ce la même ?) étaient le fait des israéliens. Puis j'ai pensé que si cela était le cas, j'aurais eu l'occasion d'en voir le reportage sur la troisième chaîne ou sur A.2. une bonne dizaine de fois. Du reste votre article se voulait équilibré, impartial. Donc je n'avais pas à incriminer l'armée israélienne. J'ai été abusée par la forme trop elliptique, et, probablement, complexée et culpabilisée par avance.

Sur les faits maintenant:

Pourquoi réagir spécialement sur le fait que des gens fanatisés, formés à assassiner soient bannis ? (et non sommairement exécutés comme c'est le cas en Algérie ou ailleurs) Cette expulsion est une maladresse, compte tenu des préjugés à l'encontre d'Israël; légalement, c'est peut-être une faute, sur le fond, on peut trouver des justifications.

On me dit que les bannis sont des intellectuels, des professeurs. A mes yeux, ils sont beaucoup plus coupables que les enfants qu'ils poussent en avant, ou les jeunes femmes qui jettent des pierres, un bébé accroché au flanc.

Je suis, tout comme vous, très malheureuse d'entendre dénombrer les enfants palestiniens tués par des balles de militaires. Mais il est aussi très dur de connaître de très jeunes gens obligés de passer trois années l'arme à l'épaule et l'angoisse aux tripes."

Erik SCHANDO nous envoie une lettre dont nous ex-

trayons les passages suivants :

Si le respect des droits de l'homme est essentiel, tout droit impose devoir. Devoir primordial de ne pas représenter une menace quant à la survie de l'autre.

Voici quelques extraits de propos tenus par certains dirigeants du *Hamas* mouvement qui a publié sa charte le 18 août 1988 et dont le but est de s'unir avec tous les combattant du djihad pour la libération de la Palestine)

:

“ Nous frapperons aux portes des mosquées avec les crânes des Juifs. Nous parlerons la langue du feu et du fusil..”

“Les Juifs sont destinés à être égorgés de nos mains. Nous sommes prêts à accomplir la tâche qui nous incombe vis-à-vis de notre société et à les torturer, car le destin des Juifs est de subir des sévices...Israël existera jusqu'à ce que l'Islam le liquide, comme il a réduit à néant la domination d'autres peuples qui l'ont précédé.”

.....

J'estime que la condamnation d'Israël est injuste et sans fondement surtout lorsqu'on voit le sort que font subir à ces mêmes intégristes, leurs propres frères dans d'autres pays.

lorsqu'on voit la passivité des gouvernants des pays dits développés face aux exactions que subissent les musulmans en Bosnie Herzégovine, nous comprenons qu'Israël ne puisse jamais compter que sur elle même et sur la solidarité fraternelle de toute sa diaspora.

Et attention aux déviations intellectuelles qui voudront défendre un idéal humanitaire- sans considérer les faits et les hommes. Ce qui nous semble juste ici l'est moins quand la survie d'Israël est en jeu.

### **Voici la réponse des auteurs:**

Chers amis,

Nous comprenons fort bien votre réaction. Il se trouve que la formulation de notre article a pu prêter à confusion : en effet, lorsque

nous écrivons : "Voici qu'elle se poursuit (*la guerre* ) dans le gargouillis abominable d'un homme aux mains entravées qu'on étrangle posément ", il s'agit bien évidemment du policier israélien qui a été assassiné par les terroristes qui l'avaient enlevé.

Par ailleurs, si, dans le même article nous dénonçons le procédé du bannissement à l'encontre d'une frange de population, nous avons pris cependant la peine d'indiquer ( *nous citons* ) :

"Il nous est intolérable de voir assassiner un homme dans sa prison, fut-elle une prison militaire. ( *Et là, il s'agit bien de la victime israélienne* ). Et nous pensons, à ce propos que les médias ne se sont pas beaucoup ému de cet assassinat. Il ne faut pas oublier que ces expulsés-là sont ceux qui, dans d'autres pays où la religion musulmane est religion d'état, sont enfermés aux confins du désert ou même abattus à vue, pour la bonne raison qu'eux-mêmes abattent les forces de l'ordre de ces pays.

Mais il nous est aussi intolérable de voir l'Etat d'Israël, que nous aimons pour ce qu'il représente pour nous, et parce qu'il reste l'une des rares démocraties de cette région du globe, pratiquer ce genre de réponse collective à ce type de crime. "

Nous pensons avoir été assez clairs quant à notre appréciation de ces événements, y compris quant à notre constat que l'Etat d'Israël reste un Etat de droit préférant le fonctionnement démocratique d'un tribunal, avec son jugement et son verdict, à une exécution quelle qu'elle soit.  
( *Les phrases soulignées, l'ont été par la rédaction de Plurielles.* )

---

## 2) A propos de la revue dans son ensemble:

De Sylvie BENZAQUEN, nous avons reçu une lettre dont nous extayons les passages suivants:

Chers amis,

J'ai lu le 1er numéro de votre toute récente revue avec un intérêt certain. Merci de l'avoir créée.

Le ton de quelques articles - ou fragments d'articles-

m'a néanmoins questionné sur l'esprit qui soutendait la création de cette revue, et plus largement votre association.

Autrement dit, pour ramasser la critique principale que je vous adresserais- et que je développerais plus loin- je trouverais très dommage que votre refus du dogmatisme et de la ghettoïsation mentale dont vous paraissez penser que témoigne une certaine partie de la communauté, ne vous amène à verser dans un style quelque peu moralisateur et donneur de leçons, risquant ainsi de présenter les Juifs laïques et humanistes comme les nouveaux Justes qui detiendraient la vérité sur la meilleure façon de penser et de poser comme Juifs et comme hommes.

J'ai conscience du caractère un peu caricatural de mon propos, mais si je m'autorise à vous le soumettre comme tel, c'est que la réalité a déjà témoigné du fait que de tels glissements pouvaient advenir beaucoup plus rapidement qu'on ne l'aurait même imaginé.

C'est pourquoi il me paraît important d'insister sur la vigilance que nous nous devons d'avoir dans l'expression de nos idées et de notre pensée.

-Ainsi ai-je fortement sursauté en lisant l'une des phrases précédant l'article d'Albert Memmi (article que j'ai par ailleurs beaucoup apprécié et dont le et le contenu me sont apparus en totale contradiction avec cette phrase du début) : " Encore avait-il-Galilée sauvé sa vie en faisant une rétraction navrante qui nous fait honte aujourd'hui encore."

Pour ma part je ne m'inclus nullement dans ce "nous". Je n'étais pas dans la tête de Galilée lorsqu'il a pris cette décision, et pas non plus dans sa prison.

N'est-ce pas un peu facile d'y aller de son couplet moralisateur lorsque l'on est Juif français vivant en 1993 et non au temps de l'Inquisition ?

- Bebête-Dine : bravo pour la bonne idée que vous avez eue de traiter cette question par l'humour !

Mais je me serais attendue à ce qu'à la fin de la piécette rapportée, ses autours ou transpositeurs en

dégagent quelques questions propres à inciter le lecteur à une réflexion personnelle . Il me semble en effet qu'une critique ne devient crédible que lorsqu'elle invite chacun à poursuivre une réflexion. Autrement ne risque-t-elle pas d'être perçue comme n'ayant pour seule finalité que de prendre le contre-pied d'un courant existant.

- "La société (israélienne) issue du peuple du livre, cette société née en même temps du rêve de Théodore Herzl et du cauchemar de l'Holocauste, ne peut répondre etc..."

Autant je pense que vous avez raison de questionner les fondements d'une politique qui vous paraît produire des réponses inadéquates à certaines situations, autant cette phrase citée me paraît relever d'une vision idéalisée, et en cela abusive, du fonctionnement de la société israélienne.

Pourquoi cette perpétuelle attente de performances éthiques hors du commun de la part des Israéliens ? N'auront-ils donc jamais le droit d'être des hommes et des femmes comme tout le monde, avec leur lot de salauds et leur lot de "gens biens" ? En quoi le fait que cette société soit "issue du peuple du livre, cette société née en même temps du rêve de Théodore Herzl et du cauchemar de l'Holocauste" lui donne-t-elle des atouts supplémentaires pour que l'on soit en droit d'attendre des israéliens qu'ils occupent la fonction de garants de l'éthique au niveau de la planète ? Place contraignante et tyrannique que beaucoup de Juifs de la Diaspora semblent vouloir lui assigner... Se demande-t-on parfois de quelle nécessité interne et externe témoigne une telle attente ?

Ne pensez-vous pas par ailleurs que c'est précisément parce que la société israélienne est issue de la Shoah qu'elle ne peut qu'être aux prises avec la répétition d'une certaine violence ? Laisser entendre que la Shoah aurait dû avoir des vertus pédagogiques et pacificatrices sur cette société me paraît être une grave erreur qui ne peut qu'entraîner des exigences démesurées à l'égard des Israéliens, les isolant psychologiquement tous les jours un peu plus; Ce qui à mon sens, ne peut qu'accroître leur violence...

Faut-il rappeler que RIEN ne s'enseigne ni ne se transmet de la barbarie, hormis la répétition de la violence."

***PLURIELLES***

**Bulletin d'Abonnement**

Nom, prénom : .....

Profession : .....

Adresse : .....  
.....

Téléphone : .....

Je souscris:

-Un abonnement annuel simple ( 4numéros annuels) :  
80 Francs

-Un abonnement couplé (comprenant l'abonnement à la  
lettre mensuelle) : 200 Francs

-Un abonnement de soutien : 150Francs et plus

Bulletin à retourner complété et accompagné de votre  
règlement à:

**AJHL 253, avenue Daumesnil - 75012 PARIS**